

Crime à Châtimand

Pièce policière en 5 actes
(Version remaniée 2004)

Patrick TRAUBE

P.TRAUBE Avenue de l'Hôpital 3/30 - B.7000 MONS
0032/ 65/ 31 32 95 - 56 75 71
patrick.traube@scarlet.be

Je dédie cette pièce à mon fils AURELIEN
en mémoire de leur gestation simultanée.

Sans oublier N., une muse insouciant qui,
opportunément, croisa ma route.

Ceci est une oeuvre de fiction. Toute ressemblance avec une personne ou une situation de la vie réelle serait purement fortuite.

Dépôt Légal pour la première édition CDRS: D/2003/3.183/5
Dépôt Légal pour la seconde et présente édition: D/2005/3.183/1

Impression: ARTIGRAPH s.a. - 42 Av.G.Truffaut - B. 4020 LIEGE

Crime à Châtimand à été créé en juin 1994 par le **G-Théâtre**
(Mons, Belgique) au théâtre de L'Opuscule, dans une mise en scène de
Jacques DE BOCK

Une première version a été éditée aux Editions des Ecrivains, Paris 1999.
Cette version 2004 en constitue une seconde édition remaniée.

PERSONNAGES:

| | |
|-------------|-------------------------------|
| PAULINE | PDG du “Logis Beauceron” |
| JEAN-GILLES | Son mari, ingénieur |
| CHARLOTTE | Amie de Pauline |
| MURIEL | Mystérieuse inconnue |
| STEPHANE | Non moins mystérieux familial |
| LAMBERTI | Brigadier de gendarmerie. |

L'action est à Châtimand, petite ville de la Beauce, située à quelques encablures de Chartres.

ACTE 1.

La pièce de séjour de "La Goiardièra", résidence d'été des BEAUFORT.

Confortable mais sans luxe superflu.

Au fond, une porte d'entrée donnant sur jardin. A gauche, une porte ou un escalier donnant accès à l'étage. A droite, une porte donnant accès aux autres pièces de la maison.

SCENE 1. PAULINE - UN HOMME.

C'est le soir. En fond de scène, sur le pas de la porte du jardin, une femme et un homme s'étreignent. L'homme est de dos. On ne voit pas son visage. Après un moment ...

L'homme s'en va. Pauline Beaufort entre, heureuse mais un peu lasse. Sonnerie du téléphone.

SCENE 2. PAULINE.

PAULINE. *(Avec l'accent espagnol)* Allô, Residencia La Goiardièra... Bonsoir Charlotte, c'est moi.... Oui. J'ai donné congé à Inès et j'assure l'intérim. J'avais envie de m'offrir quelques jours en solo, tu vois.... Jean-Gilles est à Paris jusqu'à lundi ... Oui, le congrès des ingénieurs de l'U.P.I.C.C. Sa "grand-messe" annuelle! ... Moi? Ben, moi, Que veux-tu que je te dise. J'ai les neurones qui surchauffent. Si tu connais le mode d'emploi pour cuire une omelette sans casser d'oeufs ... Ben, oui. Evidemment. Tout doit être bouclé avant l'arrivée des Suédois. Opération "coup de balai". Alors, quand je vais annoncer la couleur aux syndicats, je m'attend au pire ... T'inquiète! J'ai engagé un régiment de gardes du corps. Et toi, une nouvelle conquête? ... Je plaisante. Dans la catégorie "femmes fidèles", t'es la championne ... Une garden-Party? Eh ben! ... Dis donc! Planifier à long terme, c'est pas dans tes habitudes! ... Si c'est dans deux mois, j'ai le temps de te donner ma réponse, non? ... Ah! N'essaye pas de m'avoir comme ça, hein. Les relations de ton mari ... Non, je ne me fâche pas. Mais si je vais à ta soirée, ce n'est pas pour me mettre dans la poche les amis de Claude, d'accord? ... Oui, on en parlera, promis... Comment? ... Ah! Oui, je peux te trouver ça. Je vais demander à Fictor. Il est "chou", tu peux pas savoir ... Non, pas Victor. Fictor. Fichier Informatique de Campagne. Lui et moi, on ne se quitte plus. C'est le grand amour... Ok, rappelle-moi! Oui, c'est ça, dans une vingtaine de minutes. A tout à l'heure. Tchao!

Elle raccroche et branche la radio.

Voix off:

Giggle puis

"France-Inter. Flash Info de 20H00. Michel Chavenaze - La grève des transporteurs routiers paralyse la France. Après neuf heures de discussion au trente-quatrième étage de l'Arche de La Défense, le ministre de l'équipement et des transports, Monsieur Jacques Banco, n'est pas parvenu à rallier les syndicats des routiers à sa proposition de conciliation. Certes le permis à points doit être maintenu, a-t-il précisé, mais des aménagements sont toujours possibles. Sur le terrain, la situation demeure inchangée. La plupart des barrages élevés par les routiers en colère sont maintenus sur les principaux axes. Sur l'autoroute A1, Paris-Lille, la circulation est interrompue à hauteur de l'aire de Phalempin. Les accès autoroutiers à la capitale sont bloqués, ce qui rend difficile l'approvisionnement en vivres et en carburant, et parfois critique la situation de nombreux commerçants. Seules les routes départementales et quelques nationales demeurent accessibles. On vient d'apprendre en dernière minute que le blocus de Joigny sur la Nationale 6 a été levé en début

d'après-midi après une intervention du Préfet de l'Yonne. Cette nouvelle réjouira sans nul doute les nombreux automobilistes qui doivent entrer à Paris par le sud...

Pauline a allumé une cigarette et a remis à l'heure la vieille horloge qui marque 20H05. Elle a ouvert la fenêtre. Le temps est orageux et la chaleur est lourde. Elle s'est attablée à son secrétaire et consulte son fichier.

... A l'étranger, blocage aussi, mais, cette fois, dans les négociations multilatérales entre le G7, groupe des sept pays les plus industrialisés, et les pays producteurs de pétrole. Le Président des Etats-Unis a déclaré hier, lors d'une conférence de presse à la Maison Blanche, que les pays occidentaux pourraient faire un geste d'apaisement, pour autant que..."

Une femme est entrée, portant lunettes fumées et gants. Très décontractée. D'un index assuré, elle éteint la radio.

SCENE 3. PAULINE - MURIEL.

PAULINE. Aaaaah!

MURIEL. (*Désignant la radio*) J'ai réduit ce bavard au silence. Question de faciliter les présentations. Oh, là, là! Je vois que je vous ai fait peur. Je suis confuse.

PAULINE. Qui vous a permis d'entrer chez moi?

MURIEL. J'ai frappé. J'ai frappé à la porte, je vous assure. Vous n'avez pas entendu à cause de la radio. La porte n'était pas fermée. Alors je suis entrée. Engilbert, Muriel Engilbert. (*Tendant la main*) Je suis ravie de ...

PAULINE. (*Indiquant la sortie*) Nous ferons connaissance une autre fois, Madame. Je reçois sur rendez-vous, à mon bureau. Chartres, 21 ...

MURIEL. 21 rue de la Brèche, téléphone 32.18.00.50. Extension 216.

PAULINE. Vous avez pris vos renseignements. Bravo!

MURIEL. Pauline Beaufort, née Pauline, Elisabeth, Rosaline Chauvier. Quarante et un an. Présidente Directrice Générale du Logis Beauceron, société immobilière du Bassin de la Seine...

PAULINE. Première société immobilière!

MURIEL. ... épouse de Jean-Gilles Beaufort, directeur des chantiers publics aux Ateliers de Billancourt. Sans enfant. Née sous le signe du Verseau et du Rat dans le calendrier chinois. Dois-je poursuivre?

PAULINE. Futées les journalistes, hein! Ecoutez! Prenez rendez-vous lundi matin avec ma secrétaire. Je vous parlerai des rumeurs d'O.P.A. sur mon entreprise et répondrai à vos questions. D'accord?

MURIEL. Je ne suis pas journaliste.

PAULINE. Tant mieux!

MURIEL. Je ne gagne pas ma vie en fouinant dans celle des autres.

PAULINE. Alors, vous m'expliquerez lundi ce que je peux faire pour vous. A présent, laissez-moi. ... Vous avez entendu? (*Muriel circule dans le salon comme si elle en faisait l'inventaire*) Prenez! Voici ma carte. Je vous attends lundi, à treize heures. Soyez ponctuelle. Je n'aime pas trop attendre. (*Pauline tend le carton sur laquelle elle a noté l'heure du rendez-vous*) Il vous suffira de la présenter. (*Muriel s'empare d'un coupe-papier en stand by sur la table basse et découpe le carton en petits morceaux.*) Vous ne manquez pas d'aplomb!

MURIEL. Il paraît. Pourtant, j'étais une petite fille timide. Je vais vous confier un secret. N'éventez pas, hein! A l'école, je n'osais pas lever le doigt quand ça pressait. Morale, je pissais

dans ma culotte. Une fois rentrée à la maison, vous imaginez la scène. C'était ma fête. Ma mère me mettait la tête au carré.

PAULINE J'en ferais bien autant.

MURIEL Vous, vous connaissez les bonnes manières.

PAULINE. Ce n'est pas votre cas.

MURIEL. C'est vrai. Aujourd'hui, je ne lève plus le doigt. Ce sont les autres qui mouillent leur linge, quand je les visite.

PAULINE Impressionnant! Mais vos histoires ne m'intéressent pas.

MURIEL J'en connais une, pourtant, qui devrait vous intéresser au plus haut point.

PAULINE Vous ne lâchez pas facilement, hein?

MURIEL "Gémeaux", ascendant "Scorpion"!

PAULINE. Je vous accorde trois minutes, madame Gémeaux-Scorpion, pas une de plus.

MURIEL. Muriel Engilbert. Mais appelez-moi Muriel... Merci (*s'asseyant sans complexe*). Très convivial, votre petit "loft"!

PAULINE Bien! Si vous étiez en panne de voiture en rase campagne, vous l'auriez déjà dit. Je ne crois pas que vous soyez postulante pour un emploi au Logis Beauceron, ni démarcheuse au porte-à-porte. Alors que me voulez-vous, au juste? C'est la concurrence qui vous envoie?

MURIEL. (*Avisant la table d'échecs*) Cet échiquier en jade de Pékin, quelle merveille! C'est bien du jade de Pékin, n'est-ce pas?

PAULINE. Oui, c'en est.

MURIEL. J'ai toujours rêvé de posséder un tel objet. Qu'est-ce que ça fait chic dans un salon! (*Regard panoramique*) Un bijou, cette maison. Si, si, ne protestez pas, je suis sincère. Je dis toujours ce que je pense. (*Avisant une sculpture*) Oh! Et cette statuette! C'est vrai que vous avez le goût des belles choses. Je confirme.

PAULINE. Madame Engilbert, je ...

MURIEL. Mon nom vous devient familier. Bravo! Je suis certaine que nous allons nous entendre.

PAULINE. Si c'est cette statuette qui vous intéresse, je ne suis pas vendeuse. L'échiquier n'est pas à vendre non plus, d'ailleurs.

MURIEL. Je ne suis pas acheteuse.

PAULINE. Bien! Vous n'êtes pas journaliste. Vous n'êtes pas acheteuse. Vous êtes quoi?

MURIEL. Juste un peu joueuse.

PAULINE. Ha ! Et quel est votre jeu?

MURIEL. Vous ne devinez pas?

PAULINE. J'ai horreur des devinettes.

MURIEL. Alors, on va jouer à la charade. Mon premier n'est plus en enfant de chœur; mon second tourne autour du soleil; mon tout est un péché mortel... Vous donnez votre langue au chat? Bon! Je ne vais pas vous laisser mourir idiote. Si mon premier n'est plus un enfant, il est ...adulte. Mon second tourne autour du soleil, comme ... la terre. Mon tout est ...

PAULINE Adultère!

MURIEL Bravo!

PAULINE Ce qui signifie au juste?

MURIEL Ben vous, alors! Vous êtes lente à la détente.

PAULINE Vous, en revanche, faut vous les tirer aux forceps. Alors?

MURIEL Je suis la maîtresse de votre mari. (*Sourire contraint de Pauline*) Vous êtes rude en affaires. C'est tout l'effet que ça vous fait?

PAULINE. Ecoutez! Si vous souhaitiez forcer ma porte à tout prix, vous pouviez trouver un prétexte moins farfelu. (*Lui arrachant la statuette des mains*) Et puis, laissez ça en place! On en reste là, d'accord?

MURIEL. Je ne m'attendais pas à ce que vous preniez les choses ainsi, mais j'aurais tort de m'en plaindre. Cela rendra notre conversation plus sympathique.

PAULINE. La conversation est terminée. La sortie, c'est par là.

MURIEL. Ah! Vous détournez le regard.

PAULINE. Je vous ai assez vue. Vous et vos lunettes noires.

MURIEL. J'ai les yeux sensibles.

PAULINE. Je ne vous retiens pas.

MURIEL. C'est à cause des pollens.

PAULINE. Vous attendez que je vous flanque dehors?

MURIEL. Essayez, pour voir!

PAULINE. J'ignore de quel hôpital vous vous êtes échappée, mais une chose est sûre, vous vous trompez de porte.

MURIEL. Possible! Je n'y avais pas songé. Il y a peut-être un autre Jean-Gilles Beaufort dans cette jolie ville de Châtimand.

PAULINE. Il n'y en a pas d'autre. Mais si mon mari avait une liaison, je le saurais.

MURIEL. Ha, ha! Elle est bien bonne! Votre naïveté est émouvante. Si, je vous assure. "Pauline, une pièce de monnaie. Côté face: implacable logique en affaires de sous, côté pile: désarmante naïveté en affaires de coeur". Ce sont ses propres paroles. Il cause bien, Jean-Gilles. On l'écouterait des nuits entières, sans bailler.

PAULINE. Il vous a dit ça?

MURIEL. Et bien d'autres choses encore.

PAULINE. Pourquoi est-ce que je vous écoute?

MURIEL. Ben oui. Pourquoi?

PAULINE. Vos affabulations sont ridicules. Pourquoi vous croirais-je?

MURIEL. Je ne vous demande pas de me croire. J'ai avec moi de quoi vous convaincre.

PAULINE. De quoi me convaincre! Voyons cela!

MURIEL. Mon histoire commence à vous intéresser, hein?

PAULINE. Je veux seulement savoir jusqu'où vous pousserez la plaisanterie. Alors?

MURIEL. (*Sortant une photo de son sac à main*) ... Chartres, parc Saint-Jean, il y a quinze jours! Eloquent, cette prise de vue, non? Au fond, le Musée du Vitrail et à gauche, la statue de Thibaut Le Tricheur. Quant à l'homme à l'avant-plan, il n'a rien d'une statue, vous en conviendrez. Ah! Jean-Gilles! Quelle ardeur, quelle fougue, vous ne trouvez pas? J'en suis encore toute tremblante. (*Elle enlace Pauline. Celle-ci la repousse avec dégoût.*)

PAULINE. Touchez-moi encore et je vous arrache les yeux.

MURIEL. A votre place, je l'aurais déjà fait. Allons! Je suis bonne joueuse. Je vous laisse le temps d'encaisser le coup...

PAULINE. (*Dans un souffle*) Trop aimable! ...

MURIEL. (*Se dirigeant vers le bar*) ... et moi, je m'en sers un. Inutile de me dire "faites comme chez vous", c'est comme si c'était dit.

PAULINE. (*Après un silence*) ... Ca fait longtemps?

MURIEL. Six mois, deux semaines et trois jours.

PAULINE. C'est précis!

MURIEL. Ben oui. Souvenez-vous! Le viaduc de Verberie, dans l'Oise, le TGV Paris-Lille. J'accompagnais mon patron, un petit sous-traitant sans envergure, un minable, un passe-lacet. Jean-Gilles et moi, nous sommes croisés un soir dans un restaurant. Lumières tamisées, musique langoureuse. Je vous épargne les détails, mais les choses n'ont pas traînées.

PAULINE. Il vous a parlé de moi ... enfin, de nous.

MURIEL. (*Sirotant un Pineau blanc*) Les bonshommes sont bavards sur l'oreiller. C'est pas croyable. Qu'est-ce qu'ils peuvent s'épancher sur leur bourgeoise! J'ai eu droit aux détails les plus croustillants. Ainsi par exemple...

PAULINE. Ca suffit! Laissez-moi, partez!

MURIEL. Faudrait savoir!

PAULINE Partez!

MURIEL. Je vous ennue avec mes histoires. Je comprends. Ne vous excusez pas. (*Se levant ... pour se diriger vers la fenêtre ouverte*) Jean-Gilles a raison. Lorsqu'on entre à La Goiardière, on n'a plus envie de s'envoler pour Bénidorne. On s'y sent tellement bien. On s'y sent chez soi. C'est exactement ça. On s'y sent chez soi. Vous entendez? L'orage se rapproche. (*Elle ferme la fenêtre*)

PAULINE. (*Rouvrant la fenêtre d'un geste brusque*) Qu'attendez-vous? Que voulez-vous encore? Savourer l'estocade?

MURIEL. L'estocade? Ha, ha! Mais vous n'en avez pas encore vu le début du commencement, chère madame Beaufort. Allons! Ressaisissez-vous! Pensez-vous que je me sois déplacée jusqu'à ce bled ennuyeux comme la pluie pour le simple plaisir d'échanger des confidences et de vous faire part de votre infortune?

PAULINE. Je le pensais, oui.

MURIEL. Il me suffisait de vous en informer par téléphone.

PAULINE. Une photo, ça passe mal au téléphone.

MURIEL. Je pouvais vous l'adresser par la poste. C'est ce qui se fait généralement.

PAULINE. Vous n'auriez pu jouir de l'effet produit.

MURIEL. Ah! Là, vous marquez un point. Le spectacle de votre déconfiture justifiait le déplacement.

PAULINE. Alors, applaudissez et partez!

MURIEL. Applaudir avant que le rideau tombe, ça ne se fait pas. Je ne vais jamais au théâtre et pourtant je le sais. Qu'est-ce que c'est chiant le théâtre! Chiant à gerber!

PAULINE. Le vôtre est minable. Vous pouvez rentrer chez vous.

MURIEL. Vous oubliez un détail, madame Beaufort. Votre sortie de scène. Evidemment, me direz-vous, le divorce n'est pas fait pour les épagneuls bretons. D'accord! Si Jean-Gilles demandait le divorce, l'accepteriez-vous?

PAULINE. Ca, jamais!

MURIEL. C'est ce que je me suis dit. Elle va me répondre " ça, jamais". Les affaires de coeur et le coeur des affaires, c'est la même pièce, n'est-ce pas? Recto, verso. Dans votre milieu un divorce...

PAULINE Taisez-vous!

MURIEL Mon père cultivait les huîtres à Marenne. Mais, depuis, j'ai vu du pays. J'en ai conclu que si je voulais l'homme et son argent...

PAULINE. Jean-Gilles n'a pas de fortune.

MURIEL. C'est vrai! Si je veux Jean-Gilles et VOTRE argent, il faut que je m'y prenne autrement. Vous n'êtes pas dévorée par la curiosité? Vous ne me demandez pas "comment pensez-vous vous y prendre, ma petite Muriel?"

PAULINE Cela vous ferait tellement plaisir.

MURIEL Vous demandez si gentiment. Je vais vous répondre. J'ai emporté avec moi un petit accessoire de voyage. Jolie crosse de nacre. Calibre 6,35. Discret, efficace, expéditif ... Je n'aime pas la vue du sang. Pourtant il faudra bien que je vous supprime.

PAULINE. Epargnez-vous au moins le ridicule.

MURIEL. Vous ne croyez pas que je sois venue pour vous tuer, n'est-ce pas?

PAULINE. Vous êtes assez folle pour y avoir pensé!

MURIEL. Mais pas assez pour le faire!

PAULINE. Supprimez-moi! Jean-Gilles saura qui vous êtes. Une aventurière sans scrupules, une meurtrière ...

MURIEL Ha, ha, ha!

PAULINE Qu'est-ce qu'il y a? J'ai dit quelque chose de drôle?

MURIEL. J'ai peur qu'un élément vous échappe, ma pauvre Pauline - vous me permettez de vous appeler Pauline, n'est-ce pas; manger dans la même assiette, ça crée des liens - Je vais donc mettre

les points sur les "i". Ce n'est pas moi qui ai décidé de votre sortie de scène. Hé, non! Je ne suis que l'exécutrice. La préposée aux basses besognes, si vous préférez. On a tiré à la courte paille. La chance n'était pas de mon côté. J'ai écopé de la corvée "coup de balai".

PAULINE. !!!!

MURIEL. Ben, oui!

PAULINE. Jean-Gilles?... Je rêve. C'est un cauchemar.

MURIEL. Sans réveil.

PAULINE. Tout ceci n'a aucun sens.

MURIEL. Mais si, mais si. Ressaisissez-vous! Votre contrat de mariage, vous l'avez oublié? Si vous trépassiez, Jean-Gilles hérite du Logis Beauceron...

PAULINE. Je nage en plein roman.

MURIEL. ... et moi, j'épouse un homme riche.

PAULINE. Qui fait affaires à Paris pendant que son ange exterminateur se charge du sale boulot.

MURIEL. Mais non, Pauline, vous n'y êtes pas. Vous n' y êtes pas du tout. Il faut que je vous fasse un dessin? Jean-Gilles n'est pas à Paris. Il est à quelques kilomètres d'ici. Il se forge un bel alibi tout gentil. Lorsque tout sera fini, je veux dire... lorsque vous serez... enfin vous me comprenez, je composerai un numéro sur ce cadran, je laisserai sonner quatre fois. Il viendra alors jouer sa Grande Scène du Trois. Il découvrira votre cadavre, appellera la police, jouera le veuf éploré, bref tout le tralala comme on voit dans les films. Vous n'allez jamais au cinéma?

PAULINE. Jean-Gilles!

MURIEL. Hé!

PAULINE. Non.

MURIEL. Si.

PAULINE. Comment avez-vous fait? Comment avez-vous fait pour l'entraîner dans cette machination sordide?

MURIEL. Manipuler un homme, rien de plus facile! Il suffit de titiller le bon endroit. Vous connaissez Jean-Gilles. Brillant polytechnicien, mais question personnalité, zéro! Une vraie gélatine.

PAULINE. Vous faites une belle paire de salauds.

MURIEL. Oui! On peut dire ça.

PAULINE. Et pour la scène du deux, je peux connaître vos projets?

MURIEL. Ah, ah, votre sens de l'humour ne prend pas une ride. Vous êtes épatante! Pour la scène du deux, rien de plus simple. Je vais ouvrir mon sac à main et en extraire ma crosse de nacre 6,35. Tout se passera très vite. Vous aurez à peine le temps de dire "ouf".

PAULINE. Et après?

MURIEL. Après quoi?

PAULINE. Il y aura enquête ... vous ne vous en tirez pas.

MURIEL. Tout est prévu, réglé comme du papier à musique. Le crime parfait. Même Colombo n'y verrait que du feu. Les dès sont jetés. Vos bagages sont déjà dans l'autre monde. Il ne vous reste plus qu'à les rejoindre. Autant vous habituer à cette idée déplaisante ... à moins que.... A moins que je n'en décide autrement. ... Un auteur peut toujours modifier le déroulement de son histoire et inventer une autre fin que celle qu'il avait prévue. (*S'emparant d'un pion de l'échiquier*) Puisque je tiens en main le fil de votre fascinante destinée, je peux l'interrompre d'un trait de plume comme le prévoyait le premier scénario ... ou vous laisser la vie sauve.

PAULINE. Pour ma part, je préfère la seconde version.

MURIEL. Comme je vous comprends.

PAULINE. Une ultime torture, hein?

MURIEL. Le scénario de Jean-Gilles ne vous laissait aucune chance. Moi, je suis pour l'initiative personnelle. A dire vrai, je n'aime pas trop les seconds rôles.

PAULINE. Vos paroles me vont droit au coeur.

MURIEL. Je pourrais parfaitement rebattre les cartes avec vous.

PAULINE. Dans quel sens?

MURIEL. Un sens qui nous arrangerait l'une et l'autre.

PAULINE. J'écoute.

MURIEL. Je vous propose un marché.

PAULINE. Un marché de dupes!

MURIEL. Vous êtes brillante, riche, ambitieuse. Ma liaison avec Jean-Gilles étalée sur la place publique, belle aubaine pour la presse à scandale mais coup fatal à votre prometteuse carrière. Est-ce que je me trompe?

PAULINE. Salope!

MURIEL. Flatteuse! Alors, voici mon marché. Je vous lâche les basques et disparaiss de votre existence. Je vous laisse la vie sauve et vous garantis mon silence ... Vous m'achetez l'un et l'autre.

PAULINE. Et Jean-Gilles, on en fait quoi? Du bois de chauffage?

MURIEL. Ce pauvre chéri n'est pas fait du bois dont je me chauffe. Je m'accommoderais très bien du capital sans devoir emporter l'homme en prime.

PAULINE. Salope!

MURIEL. Vous vous répétez! Allons, avouez que mon marché est honnête.

PAULINE. Honnête!

MURIEL. Nous y gagnons toutes les deux.

PAULINE. Combien?

MURIEL. Vous voilà enfin redevenue vous-même. Une bagatelle. Dix millions à verser sur un compte suisse. A ce prix, la conversation de ce soir restera un petit secret que nous garderons jalousement.

PAULINE. Si je refuse?

MURIEL. Retour à la case départ avec un aller simple. (*Elle pointe un index menaçant sur son sac à main. La sonnerie du téléphone retentit. Pauline se précipite vers l'appareil. Muriel s'interpose*) Laissez sonner!

PAULINE. C'est mon amie. Elle sait que je suis là. Elle habite à deux pas.

MURIEL. Ne vous fatiguez pas! Pour qui me prenez-vous? Restez sagement où vous êtes! (*Après quelques instants, le téléphone se tait. Mais Pauline s'est insensiblement approchée du petit secrétaire*) Voilà! Votre amie a compris. Vous êtes allée faire le tour du parc avant de vous coucher.

PAULINE. Vous êtes très sûre de vous, hein?

MURIEL. Assez, oui! J'ai peu de mérite. Tous les atouts sont de mon côté.

PAULINE. Tous?

MURIEL. C'est évident, non?

PAULINE. Et s'il y avait une faille dans votre jeu?

MURIEL. Il n'y en a pas.

PAULINE. Un grain de sable, un élément auquel vous n'avez pas pensé.

MURIEL. Ca m'étonnerait, mais dites toujours! A quoi n'aurais-je pas pensé selon vous?

PAULINE. (*Saisissant d'un geste brusque une arme cachée dans le secrétaire*) A ceci!

MURIEL. ... (*Sourire navré*) Juste une question. Etes-vous certaine que ce pistolet soit chargé?

PAULINE. Il l'est. Jean-Gilles vérifie toujours lorsqu'il me laisse seule ... (*Elle comprend soudain et blêmit*).

MURIEL. A votre place, je vérifierais moi-même. Les hommes sont tellement négligents.

PAULINE. (*Tente avec difficulté d'ouvrir l'arme... et finit par y parvenir*) Le pistolet est chargé.

MURIEL. (*Sans s'émouvoir outre mesure*) Le roi des abrutis. "N'aie aucune inquiétude, mon amour, j'ai pensé à tout." Tu parles!

PAULINE. Stop! Ne bougez pas.

MURIEL “Ne fait jamais confiance à un homme, ma p’tite.” C’est ce qu’il disait, mon “vieux”, au milieu de ses bouchots.

PAULINE Cessez votre cirque! Il n’amuse que vous. Le spectacle est fini. Vous entendez? Le spectacle est fini. Rideau.

MURIEL Lamentable sortie de scène, hein? J’avais pourtant bien étudié mon texte. (*Elle se dirige vers la porte*) Il ne me reste plus qu’à aller me coucher.

PAULINE Restez où vous êtes.

MURIEL Soyez sympa, Pauline! Epargnez-moi vos sarcasmes.

PAULINE Si vous m’appelez encore Pauline, je vous arrache les yeux.

MURIEL Encore? C’est une obsession. Soyez sympa, madame Beaufort. Je ne suis pas très fière de mon numéro raté. Merci de me laisser partir. (*Pauline s’interpose*) ... Vous ne pouvez plus vous passer de moi, hein?

PAULINE Reculez!

MURIEL Ok! Inutile de s’énervé.

PAULINE Asseyez-vous!

MURIEL Il suffit de demander. Voila. ... Bien! A quoi on joue?

PAULINE. Je pourrais vous tuer.

MURIEL. Vous feriez ça?

PAULINE. Pourquoi pas?

MURIEL. Parce que cette seule idée vous fait froid dans le dos. Je me trompe? Puis, un cadavre plein de sang au milieu de votre beau salon, beurk! Ca ferait tache.

PAULINE. Ne vous y fiez pas. Vous faites irruption chez moi à la nuit tombante, je suis seule, vous me menacez de mort, je tire la première. On appelle ça de la légitime défense.

MURIEL. Oui. A condition qu’on découvre sur moi une arme. Et une arme chargée.

PAULINE. Il suffira d’ouvrir votre sac à main.

MURIEL. Ha, ha, ha!

PAULINE Assez!

MURIEL Vous me faite penser ... Vous savez à quoi vous me faite penser? (*Elle mime*) A un poisson rouge. Un poisson rouge dans son bocal. Vous gobez tout ce qu’on vous balance. Je vous ai dit que j’avais une arme dans mon sac mais cette arme, l’avez-vous vue? Constatez vous-même. *Elle ouvre son sac et le retourne ... Il est vide!*

PAULINE. Du bluff! (*Muriel se rapproche*) Ne bougez pas, restez où vous êtes!

MURIEL. Cool! Je ne suis pas armée. Voulez-vous que je vide aussi mes poches?

PAULINE. Quelle genre de femme êtes-vous donc et à quoi ça rime tout ça? (*Elle s’approche de Muriel et la dévisage*)

MURIEL. Vous me trouvez à votre goût?

PAULINE Pas vraiment, non!

MURIEL. Alors, j’ai du noir sur le nez.

PAULINE. Il y a quelque chose dans votre visage qui me semble familier.

MURIEL. Ca ne me surprend pas. J’ai l’impression de bien vous connaître aussi et vous ne pouvez savoir à quel point ça me pèse. Avec Jean-Gilles, même quand vous n’êtes pas là, vous êtes là ... Pauline ceci, Pauline cela... Il ne faut pas la sous-estimer. Elle n’est pas du bois dont on fait les flûtes. En 1985 elle a fait ceci, en 1988 elle a réussi cela et patati et patata...

En parlant, Muriel a remis les gants qu’elle avait ôtés et s’est insensiblement approchée de Pauline. Elle lui arrache le pistolet.

PAULINE. Aaaah!

MURIEL. Il y a une chose que Pauline n’aura pas réussi. Je savais qu’il y avait un pistolet dans ce tiroir. Jean-Gilles m’avait prévenu. Je vous l’ai dit. Les “pro” du crime parfait. A présent, je vous tiens en respect avec une arme chargée - vous avez eu la bonté de me le confirmer - Mais en plus

cette arme ... c'est la vôtre. Et, à présent, elle porte VOS empreintes. Vous comprenez ce que cela veut dire?

PAULINE. Vous êtes folle à lier!

MURIEL. Cela veut dire que je vais vous tuer avec VOTRE pistolet. Ensuite, je le placerai dans votre main, j'effacerai toute trace de mon passage et je quitterai cette maison comme si je n'y étais jamais venue. Personne ne m'y a vu entrer, personne ne me verra sortir. Je laisserai derrière moi un petit souvenir, cette photo. Elle expliquera votre geste de désespoir.

PAULINE. (*Gagnée par la panique*) Vous bluffez. Vous n'oseriez pas!

MURIEL. Pour que Jean-Gilles hérite, votre disparition ne pouvait être suspecte. Vous comprenez? Ce sera un beau suicide. On s'apitoiera sur votre sort. Les gens diront: cette pauvre madame Beaufort n'a pu supporter son infortune. Elle a préféré en finir ...

PAULINE Assez!

MURIEL Tu commences à y croire, hein?

PAULINE. Non! Vous bluffez! (*Regard désespéré vers la porte*)

MURIEL. La porte? Inutile! Tu n'auras pas le temps de l'atteindre.

PAULINE. (*Au comble de l'affolement*) Je vais crier. Les voisins...

MURIEL. Les riches n'ont pas de voisins. La maison la plus proche est à cinq cent mètres. Tes bagages s'impatientent. Il est l'heure de les rejoindre. Mais avant, je veux m'offrir une petite mise en bouche. Je veux ... Oui! Je crois que ça me plairait beaucoup. Je veux que tu implores ma pitié.

PAULINE. Jamais! ... JAMAIS! (*Muriel place l'arme sur le front de Pauline.*) Pitié!

MURIEL. Encore.

PAULINE. Pitié!

MURIEL. Je suis un peu sourde.

PAULINE. PITIE!

MURIEL. Eh ben, voilà! C'est tout simple. A présent, le rideau peut tomber.

Elle pointe l'arme et vise.

PAULINE. De grâce...

MURIEL. Tchao, Pauline!

Coup de feu. Pauline, les mains sur la poitrine, recule d'un pas. Muriel avance d'un pas, puis ... s'effondre à ses pieds, morte, avec dans le regard une ultime et infinie stupéfaction.

SCENE 4. PAULINE, STEPHANE.

Un homme apparaît dans l'embrasure de la porte, une arme à la main. C'est l'homme dont on devinait la silhouette en début d'acte. Pauline se jette dans ses bras.

PAULINE. Stéphane, mon amour, tu étais là. J'ai eu si peur.

RIDEAU

ACTE 2.

Même nuit. 22H00. Le salon est vide et sombre. Le corps de Muriel Engilbert gît sur le sol. Dehors, l'orage a éclaté. La sonnerie du téléphone retentit... puis se tait. Un homme entre.

SCENE 1. JEAN-GILLES.

Jean-Gilles siffle quelques notes sur l'air de "Y-a-quelqu'un?". Il hésite, dépose sa valise, allume un lampadaire, va d'une porte à l'autre sans voir le cadavre. Il dépose son portable sur une table, emporte la valise et sort par la porte de gauche.

SCENE 2. PAULINE - STEPHANE.

Pauline entre par la porte du jardin suivie de Stéphane. Ils sont trempés jusqu'aux os.

PAULINE. Ouf!

STEPHANE. Ce chantier à la sortie de la ville, une véritable aubaine.

PAULINE. Tout de même, tu ne crois pas que l'étang ...

STEPHANE. De grâce, Line! On ne va pas remettre ça. L'eau finit toujours par rendre les cadavres. Le ciment, lui, ne rend rien. Comme concession à perpétuité, on ne peut rêver mieux. Elle reposera en paix, pour l'éternité.

PAULINE. Dieu t'entende.

STEPHANE. Il m'entend. Aide-moi à la transporter! Jean-Gilles peut revenir à tout instant. (*Il se prépare à emporter le corps. Elle hésite*) Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

PAULINE. C'est plus fort que moi. On va transporter un cadavre et le faire disparaître. Je ne peux pas me faire à l'idée

STEPHANE. Tu as une autre solution?

PAULINE. C'est comme si nous étions des assassins.

STEPHANE. Nous ne sommes pas des assassins. Ça fait une heure qu'on discute. On a tout envisagé, tout. C'est la seule solution et le temps presse.

PAULINE. Si on débarrassait tout à la police. Elle allait me tuer. J'étais en danger de mort. Si tu n'avais pas tiré

STEPHANE. Tu crois que la police va gober ça?

PAULINE. Oui.

STEPHANE. Il y aura enquête. On te posera des questions, des questions gênantes, embarrassantes. Pourquoi cette femme est-elle venue vous voir, Madame Beaufort? Que voulait-elle? Vous prétendez ne pas la connaître. C'est étrange. Pourquoi une parfaite inconnue en voudrait-elle à votre vie? Et puis, que faisait ce monsieur chez vous à cette heure? Qui est-il? Comment se fait-il qu'il était armé? Etc, etc...

PAULINE. Je dirai ...

STEPHANE. Qu'elle était la maîtresse de ton mari? C'est ton mobile. Qu'elle voulait te supprimer? Problème! C'est elle qui est morte. Sur qui porteront les soupçons, à ton avis? (*Il se dirige vers le bar*) Rappelle-toi ses propres paroles. Pendant qu'elle te mitonnait à feu doux dans cette pièce, Jean-Gilles se forgeait un alibi. Je suis sûr qu'il s'est arrangé pour être vu par des dizaines de personnes à des kilomètres de La Goardière.

PAULINE. Je ne réalise pas ce qui m'arrive. Tout se mélange dans ma tête. J'ai l'impression que je vais me réveiller et que la vie va reprendre comme avant.

STEPHANE. Tiens, avale ça! Pour tenir le coup. (*Il lui présentant un verre d'alcool*). Il faut garder la tête froide, Line, sinon on est cuit. (*Elle trempe ses lèvres*)

PAULINE. ... Je n'arrive pas à y croire. Jean-Gilles...

STEPHANE. Un faible, tu me l'as toujours dit. Bois! Ensuite on y va.

PAULINE. De là à imaginer pareille machination.

STEPHANE. Cette femme savait y faire, voilà tout. Elle a su utiliser des arguments convaincants.

PAULINE. Je pensais que ces choses-là, ça n'arrivait qu'au cinéma. Tu m'as sauvé la vie, Stephane.

STEPHANE. Coup de chapeau à Madame La Chance, tout de même. Sans ce carnet d'adresses oublié.

PAULINE. C'est ça le plus fou. Tu oublies tout. Je te fais des scènes épouvantables. Et ta distraction me sauve la vie.

STEPHANE. Tu voulais rester seule pour travailler et, en revenant ici, j'ai vu qu'il y avait quelqu'un. Ca m'a intrigué, tu penses. Quand j'ai compris que cette folle dingue ne plaisantait pas

.....

PAULINE. Tu t'es souvenu que Jean-Gilles cachait un pistolet dans sa table de chevet.

STEPHANE. Oui. Un P38. Heureusement. Il m'a suffit d'entrer par la petite porte arrière et de me servir. Partons, Line. Il peut revenir d'un instant à l'autre.

PAULINE. Et si on la découvre quand même?

STEPHANE. Je te l'ai dit et répété. Les machines sont commandées à distance et on ne fouille pas le terrain avant de couler une dalle. Lundi à l'aube, les ouvriers de l'E.D.F. déverseront le ciment. Quelques heures plus tard, il sera dur comme le roc et nous, nous serons sauvés.

PAULINE. Et d'ici lundi?

STEPHANE. D'ici lundi, il faudra croiser les doigts ... comme ça (*il joint le geste à la parole*).

PAULINE. (*Mi-figue, mi-raisin*) C'est efficace?

STEPHANE. Aide-moi à la transporter jusque la voiture. Prends-la par les pieds, c'est moins lourd (*ils soulèvent le corps*).

PAULINE. (*Soudain clouée sur place*) Stéphane!

STEPHANE. Quoi encore?

PAULINE. Le lampadaire ... Là sur le secrétaire.

STEPHANE. Qu'est-ce qu'il a le lampadaire?

PAULINE. Tu l'as allumé tout à l'heure, quand nous sommes partis.

STEPHANE. Pas du tout.

PAULINE. Il ne s'est pas allumé tout seul.

STEPHANE. Laisse ce lampadaire en paix! Tu vas finir par donner les jetons.

PAULINE. Quelqu'un est venu.

STEPHANE. Mais non! Il était allumé, voilà tout. On n'y a pas fait attention. Allons, viens! ... Qu'est-ce que tu fais ?

PAULINE. (*En arrêt devant la table*) C'est le "portable" de Jean-Gilles. Il est revenu. Il est ici.

STEPHANE. Nom de dieu! Putain de merde!

PAULINE. Chut!

STEPHANE. Il devait pourtant attendre un signal, non? C'est bien ce qu'elle a dit. C'est bien ce qu'elle a dit. Qu'est-ce qu'on fait?

PAULINE. Il faut la faire disparaître.

STEPHANE. Où?

PAULINE. Là-dedans. Aide moi! (*Ils enferment le corps dans le coffre en chêne*)... Il ne faut pas qu'il te trouve ici, file!

STEPHANE. Je ne veux pas te laisser seule.

PAULINE. Fais ce que je te dis.

STEPHANE. Il faudra bien qu'il sache un jour.

PAULINE. Oui! Mais pas aujourd'hui. Tu imagines la scène. Je présente mon amant à mon mari, devant le cadavre de sa maîtresse. (*Elle le pousse dehors*). Dépêche-toi. Je m'occupe de lui.
Il sort. Entre Jean-Gilles.

SCENE 3. PAULINE - JEAN-GILLES.

JEAN-GILLES. Ah! Tu es là?
PAULINE. Comme tu vois.
JEAN-GILLES. Où étais-tu passée?
PAULINE. Je... je rentre à l'instant. J'ai passé la soirée chez Charlotte.
JEAN-GILLES. Ah oui! Charlotte.
PAULINE. Et toi, ton congrès?
JEAN-GILLES. Terminé avant d'avoir débuté. Quatre heures en stand by à Rambouillet. Autoroute bloquée. Alors, j'ai décidé de rentrer. Tant pis pour mes collègues de l'U.P.I.C.C. Ma première infidélité en quinze ans. Une petite infidélité, ça se pardonne. Tu ne m'embrasses pas? ... Qu'est-ce qui se passe? Tu as une mine de cadavre.
PAULINE. Tu as de ces expressions!
JEAN-GILLES. Cela te fait un tel choc de me revoir?
PAULINE. (*Pour elle-même*) Ah ça, tu peux pas savoir...
JEAN-GILLES. Tu es trempée, ma parole. Tu ne m'avais pas dit que tu projetais de sortir.
PAULINE. J'ai changé d'avis. Cela te contrarie?
JEAN-GILLES. Pas le moins du monde. Tu as eu raison de t'accorder la soirée. Tu profites trop peu de tes week-ends, je te l'ai toujours dit. Charlotte va bien?
PAULINE. Oui, très bien.
JEAN-GILLES. Claude aussi?
PAULINE. Claude était au Conseil Municipal.
JEAN-GILLES. Ah! Grandeurs et servitudes des élus de la République. Tu n'as vu personne d'autre?
PAULINE. Non! Pourquoi, j'aurais dû?
JEAN-GILLES. Mais non. Je demandais ça comme ça.... (*On sonne à La Goiardière*) Tu attends quelqu'un?
PAULINE. Personne.
JEAN-GILLES. Je vais voir.
Pauline fait subrepticement disparaître dans le coffre de chêne, un bout du vêtement de la morte.

SCENE 4. PAULINE - JEAN-GILLES - LAMBERTI.

JEAN-GILLES. Le brigadier Lamberti! Il vient nous dire bonsoir avant le couvre-feu.
LAMBERTI. Bonsoir Madame Beaufort. Excusez cette intrusion domiciliaire, mais, comme je viens de le dire à votre mari, un bruit insolite ressemblant à un coup de feu a été entendu dans le secteur.
PAULINE. Un coup de feu? Tu as entendu un coup de feu, Jean-Gilles?
JEAN-GILLES. J'ai dit au brigadier tout était calme dans le secteur et que, pour ce qui nous concerne, nous n'avions pas l'habitude de régler nos différends à coup de révolver. (*Confidentiel*) L'arme blanche, c'est plus discret.
LAMBERTI. Ah,ah, toujours le mot pour rire monsieur Beaufort. Y a pas de quoi s'affoler. Ce genre d'appel anonyme est fréquent. Mais il faut vérifier chaque fois et faire rapport. Moi, je dis toujours: le règlement, c'est le règlement!

JEAN-GILLES. Un citoyen qui aura pris un coup de tonnerre pour un coup de feu.

LAMBERTI. Oui, sûrement... Encore que... difficile de confondre. Il a entendu la détonation à 20H45, c'est-à-dire avant l'orage. (*Il lorgne ostensiblement vers le bar*) Enfin, ne vous faites pas de souci. C'est la routine. Moi, je suis service-service et, comme je dis toujours à ma femme, le devoir, c'est le devoir qu'il fasse soleil ou qu'il fasse pluie. L'important, c'est de pouvoir aller se coucher la conscience en paix ... Tout le monde ne peut pas en dire autant.

PAULINE et JEAN-GILLES (*Dans un sursaut commun*) ???

LAMBERTI. Ces anarchistes qui entravent la circulation, un scandale! En ma qualité de fonctionnaire de l'Etat, je suis tenu au devoir de réserve mais, de vous à moi et sous le sceau de la confiance, je vais vous dire ce que je pense. (*Sentencieux*) Je ne trouve pas ça normal du tout. (*Jean-Gilles qui a surpris le regard de Lamberti vers le bar, fait signe à Pauline de lui servir un verre. Pauline lui signifie qu'elle n'a pas envie qu'il s'incruste. Jean-Gilles insiste... Pauline abdique de mauvaise grâce*)

PAULINE. Vous prendrez bien un petit stimulant, brigadier. Par ce temps, ça ne se refuse pas.

LAMBERTI. (*Ravi*) Vous êtes bien bonne, madame Beaufort...

JEAN-GILLES. (*Aparté public*) Mais puisque vous insistez.

LAMBERTI ... mais puisque vous insistez. Ces psychopathes mériteraient le pilori. Imaginez ce que deviendrait notre douce France, si tout le monde faisait pareil. (*Sentencieux*) Moi, je dis toujours: un pays a les citoyens qu'il mérite. Vous n'êtes pas d'accord avec moi, monsieur Beaufort?

JEAN-GILLES. Vous avez parfaitement raison, brigadier. N'est-ce pas Pauline que le brigadier a raison?

PAULINE. Oui, le brigadier a parfaitement raison.

LAMBERTI. Enfin, c'est pas tout ça. Fait agréable chez vous, mais le devoir m'appelle. Faut que je vous laisse. (*Il se lève... enfin!*). Une bonne nouvelle malgré tout. La résistance faiblit et l'ordre gagne du terrain. Ils se sont décidés à lever le barrage sur la Nationale 10 à Rambouillet...

PAULINE. (*Soudain très intéressée*) Vous dites? La Nationale 10 est débloquée?

LAMBERTI Affirmatif!

PAULINE A Rambouillet?

LAMBERTI. Depuis la fin de la matinée, grâce à une intervention personnelle du Préfet des Yvelines. Ca nous a été confirmé par radio. (*Pauline fixe Jean-Gilles, qui évite son regard*).

PAULINE. Voilà une nouvelle réjouissante, brigadier. Mon mari saute de joie. Lui qui devait précisément se rendre à Paris pour raisons professionnelles. N'est-ce pas chéri?

JEAN-GILLES. Oui, c'est sûr, j'en suis ravi. Je ...

(*On sonne.*)

LAMBERTI. Je parle, je parle et vous attendez du monde. Je suis un bavard "invertébré". Ma femme me dit toujours: Odon, le jour où tu n'auras plus rien à dire, les morts surgiront de leur tombe, comme au Jugement Dernier...

Bruit d'une porte qu'on claque. Pauline et Jean-Gilles sursautent.

Entre Charlotte.

SCENE 5. PAULINE - JEAN-GILLES - LAMBERTI - CHARLOTTE

CHARLOTTE. La porte n'était pas fermée. Je me suis permise d'entrer... Bonsoir monsieur Lamberti.

LAMBERTI. Bonsoir Madame Ribérac. Monsieur le Maire va bien?

CHARLOTTE. Je suppose. La dernière fois que nous nous sommes croisés lui et moi, c'était il y a trois jours. Par hasard, entre deux portes. Tu es là Jean-Gilles?

JEAN-GILLES. Ben oui, comme tu vois.

CHARLOTTE. Qu'est-ce qui se passe, Pauline? Je suis morte d'inquiétude. Je t'ai appelée deux fois. Tu n'as pas répondu.

PAULINE. (*Au bord de l'évanouissement*) Tout va bien, Charlotte, je t'assure que tout va bien.

CHARLOTTE. Tu en es certaine. Tu as une mine... de déterrée.

PAULINE (*Pour elle*) Et on remet ça...

CHARLOTTE. Qu'est-ce qui ne va pas, Brigadier?

LAMBERTI. Rien de grave, madame Ribérac, j'étais seulement venu... (*son regard croise celui de Pauline*)... rendre une petite visite de courtoisie à ces messieurs-dames et je m'apprêtais à partir. Je suis en garde de nuit et nous ne sommes que deux à la Brigade, alors, vous comprenez... (*il veut déposer son verre sur le coffre, mais se ravise*). Vous avez là un bien beau coffre madame Beaufort. Madame Lamberti a raison: vous êtes une femme de goût. Si, si, ne protestez pas. Je sais ce que je dis et quand je dis, je dis. Fils d'ébéniste, petit-fils de charpentier et arrière-petit-fils de bûcheron, alors le bois, ça me connaît. Je sais distinguer le vrai et le "toc". Celui-ci, c'est du vrai, du solide... Et en plus, c'est pratique. C'est incroyable tout ce qu'on peut caser là-dedans. Un vrai fourre-tout. (*adressant à Jean-Gilles un clin d'oeil qui se veut complice*) Un citoyen pourrait y cacher sa petite amie si sa citoyenne s'avisait de rentrer à l'improviste, pas vrai Monsieur Beaufort? ... Hum! Excusez-moi madame Beaufort, je plaisantais naturellement.

PAULINE. Naturellement!

LAMBERTI. Assez bavardé! Je vous laisse. Moi je suis service-service. Dormez bien, m'sieurs dames. Une bonne nuit, rien de tel pour éloigner le mauvais sort. (*Il sort*)

SCENE 6. PAULINE - JEAN-GILLES - CHARLOTTE.

JEAN-GILLES. Je n'apprécie pas son humour de corps de garde.

CHARLOTTE. Il n'est pas du meilleur cru, surtout les jours où l'on n'est pas d'humeur. Claude, c'est pareil. Toujours le mot pour rire dans les moments les plus mal choisis. Je lui ai dit que s'il n'apprenait pas à mieux placer la plaisanterie, il ne serait jamais député. Tu as déserté ton colloque, Jean-Gilles?

JEAN-GILLES. Je n'y suis pas allé.

CHARLOTTE. Je m'en doutais. Quand Pauline m'a dit que tu voulais rejoindre Paris, je me suis dit: ce pauvre chou ne dépassera pas Saint-Léger-les-Aubées. Claude est furibard. Il prétend que le gouvernement a ce qu'il mérite et que la loi sur le "permis à points" est une loi-bidule. C'est ainsi qu'il appelle les lois de la majorité. Moi, j'en ai rien à cirer. La politique, c'est pas ma tasse de thé ... Bon, les enfants, je vous laisse, il est tard et j'ai mes apaisements. Zacharie m'attend pour son dernier biberon.... Zacharie, mon nouveau siamois. Un bijou. Et câlin, comme c'est pas possible.... C'est vrai que ce coffre est splendide, Lamberti est un parfait abruti, mais il a l'oeil, c'est incontestable... Hé! N'oublie pas de me donner ta réponse.

PAULINE. Ma réponse?

CHARLOTTE. Ma garden-party du 14 juillet, tu l'as déjà oubliée?

PAULINE. (*Assise sur le coffre*) Ah oui, tu l'auras. Bonne nuit Charlotte.

CHARLOTTE. Toi ma chérie, tu n'es pas dans ton état normal. Tu couves quelque chose. Tu devrais lui confectionner un bon grog, Jean-Gilles, et la mettre au lit, manu militari, ta petite femme adorée.

JEAN-GILLES. Oui, Charlotte, c'est ce que je vais faire, promis. (*Elle sort*).

SCENE 7. PAULINE - JEAN-GILLES.

JEAN-GILLES. (*Au terme d'un silence pesant*) Je pense que nous avons deux ou trois choses à nous dire, Line Tu as entendu comme moi. Charlotte a téléphoné deux fois sans obtenir de réponse. Tu n'étais donc pas ici. Tu affirmes avoir passé la soirée chez elle mais elle ne t'a pas vue. Où étais-tu ce soir? (*Il s'approche d'elle*). Tu ne dis rien. J'ai le droit de savoir, non? ... Pourquoi me dévisages-tu ainsi? ... C'est à croire que je te fais peur... Parle, dis quelque chose. Qu'est-ce qui t'arrive? Tu as un problème?

PAULINE. Ne t'approche pas.

JEAN-GILLES. Pauline...

PAULINE. C'est vrai, j'ai un problème Jean-Gilles, un gros problème. Je ne sais plus avec quel homme je vis, voilà.

JEAN-GILLES. Celui avec qui tu vis aujourd'hui, c'est encore moi.

PAULINE. Cesse de jouer la comédie! Tu as entendu Lamberti. Le blocus de Rambouillet est levé depuis ce matin. Alors qu'est-ce que c'est que cette histoire de retour précipité? Pourquoi es-tu revenu? Je veux la vérité. La vérité, tu entends.

JEAN-GILLES. La vérité!

PAULINE. Oui, la vérité! Pour une fois.

JEAN-GILLES. ... Calme toi... Je vais te la dire ... De toute façon, il aurait bien fallu qu'on en parle un jour ou l'autre D'accord! ... La vérité, c'est que je n'ai jamais eu l'intention de me rendre à Paris, ce week-end.

PAULINE. Ca, je le sais.

JEAN-GILLES. Ah bon! Tu te doutais de quelque chose?

PAULINE. Je doute de beaucoup de choses.

JEAN-GILLES. Après t'avoir quittée ce midi, j'ai pris la route de Chateaudun et j'ai attendu la nuit dans une auberge du bois de Moléans.

PAULINE. En veillant à t'y faire voir par le plus de monde possible.

JEAN-GILLES. Non, au contraire. Je n'étais pas d'humeur causante. En fait, j'avais décidé de revenir en soirée à La Goiardière.

PAULINE. Continue!

JEAN-GILLES

PAULINE J'attends.

JEAN-GILLES. Je voulais ... Je voulais vérifier si tu étais seule.

PAULINE. Et qu'est-ce qui te faisait croire que je pouvais ne pas l'être?

JEAN-GILLES. Une lettre.

PAULINE. Une lettre?

JEAN-GILLES. Il y a trois mois, j'ai reçu une lettre, anonyme évidemment, m'informant qu'un homme te rendait visite en mon absence. D'abord j'ai pensé qu'il s'agissait d'une malveillance. Je n'ai pas cru bon de t'en parler. Mais, il y a trois semaines, j'ai trouvé dans ta chambre ... un objet.

PAULINE. Un objet!

JEAN-GILLES. Oui, un objet qui n'avait aucune raison de s'y trouver. Un briquet. Un briquet d'homme qui ne m'appartenait pas. Alors, je me suis posé des questions. Plutôt que de vivre dans la suspicion, j'ai voulu en avoir le coeur net. Je voulais savoir si tu avais un amant.

PAULINE. Et tu crois que je vais gober ça?

JEAN-GILLES. Charlotte t'a trahie sans s'en rendre compte. Je pensais que vous n'aviez pas de secret l'une pour l'autre. Je me trompais. Tu aurais dû la mettre dans la confiance pour lui éviter cette bévue. A moins que...

PAULINE. A moins que quoi?

JEAN-GILLES. A moins que tu n'aies eu un motif de ne pas lui en parler.

PAULINE. Et ce motif serait, selon toi?

JEAN-GILLES. Je n'en vois qu'un. Que ton amant... soit son mari!

PAULINE. Claude? Ce petit bourgeois coincé qui joue l' "aristo", tu rigoles ?

JEAN-GILLES. J'en ai l'air ?

PAULINE. C'est ridicule!

JEAN-GILLES. Ce n'est pas lui. C'est toujours ça.

PAULINE. Ecoute, cette histoire de lettre et de briquet, c'est tellement inattendu! Mais, puisque, une fois n'est pas coutume, nous nous parlons, moi aussi, j'ai une question. Rappelle-toi l'hiver dernier, en décembre.

JEAN-GILLES. Quoi l'hiver dernier?

PAULINE. Tu es parti dans l'Oise.

JEAN-GILLES. Possible!

PAULINE. Pour superviser un chantier.

JEAN-GILLES. Exact!

PAULINE. A Fourberie.

JEAN-GILLES. Verberie.

PAULINE. C'est ça, Verberie, le TGV.

JEAN-GILLES. Je ne suis pas prêt de l'oublier. Le fleuve était gelé jusqu'à Nogent. Les habitants du coin n'avaient plus vu une telle patinoire depuis 1956. Mais, pourquoi cette question?

PAULINE. Y as-tu rencontré quelqu'un?

JEAN-GILLES. J'y ai rencontré un tas de gens.

PAULINE. Y as-tu rencontré une femme?

JEAN-GILLES. J'y ai rencontré un tas de femmes. L'Oise n'est pas la Sibérie. Il arrive que des hommes et des femmes s'y croisent.

PAULINE. Ils ne font que se croiser?

JEAN-GILLES. Tu es jalouse? Tu ne m'as pas habitué à ce genre de scène.

PAULINE. Je vais préciser ma question. Y as-tu rencontré une femme ... une femme nommée Muriel Engilbert?

JEAN-GILLES. C'est possible. Qui est-ce?

PAULINE. Jean-Gilles, ce nom-là ne t'est pas familier?

JEAN-GILLES. Je vois sur les chantiers un nombre incalculable de gens avec qui je discute des heures entières. Je suis incapable de me souvenir de leur nom la semaine suivante.

PAULINE. Jure-moi...

JEAN-GILLES. Je te jure que je ne connais Muriel Machin, ni d'Eve, ni d'Adam. Là, tu es contente?

PAULINE. C'est évident. Suis-je bête. Elle m'a donné un nom d'emprunt.

JEAN-GILLES. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de faux nom et pourquoi me parles-tu du chantier de Verberie. Tu nous embarques dans un roman de fiction.

PAULINE. Un roman de fiction, hein!

JEAN-GILLES. Dis-moi ce qui te tracasse.

PAULINE. Autre chose. Le parc St Jean, est-ce qu'il t'arrive d'aller t'y promener?

JEAN-GILLES. C'est un interrogatoire en règle!

PAULINE. Réponds!

JEAN-GILLES. M'y promener, pas vraiment. Le traverser, oui.

PAULINE. C'est arrivé quand, la dernière fois?

JEAN-GILLES. Tu as oublié? La dernière fois, c'était il y a une quinzaine de jours. Nous avions déjeuné ensemble dans ce petit restaurant de la rue Fulbert. Il y avait bien longtemps que ce n'était plus arrivé. On s'est quitté à la porte. Toi, tu es retournée à ton bureau, rue de la Brèche. Moi, j'ai traversé le parc pour récupérer la Jaguar. C'est important?

PAULINE. Tu n'y as vu personne?

JEAN-GILLES. Si tu me soupçonnes de voir une autre femme, dis-le tout de suite. On gagnera du temps. Si c'était le cas, penses-tu que je lui donnerais rendez-vous en plein centre de Chartres, à cinq minutes de ton bureau?

PAULINE. Jean-Gilles, es-tu prêt à me jurer, que ce jour-là, tu n'as parlé à personne dans le parc?

JEAN-GILLES. Je n'ai parlé à personne ... Mais quelqu'un m'a parlé... Oui, une femme, une nymphomane, une hystérique. Elle m'a sauté au cou comme si j'étais Richard Gere. Puis, elle s'est volatilisée dans la nature. Voilà. Je n'ai pas accordé suffisamment d'importance à cet incident loufoque que pour te le relater.

PAULINE. Elle t'a parlé?

JEAN-GILLES. Non. Enfin, oui, si on veut. Elle s'est confondue en excuses. Elle m'avait pris pour quelqu'un d'autre, s'était trompée de personne. Voilà, tu sais tout. Dois-je supposer qu'un ami-qui-te-veut-du-bien s'est empressé de t'informer que je bécotais les femmes aux pieds de Thibaut le Tricheur?

PAULINE. La scène a été fixée sur pellicule ... et j'ai la photo.

JEAN-GILLES. La photo? Ben ça! Si je m'attendais ... J'ai peur de comprendre. Cela voudrait dire ... Cela voudrait dire que cette femme ne s'est pas véritablement trompée de bonhomme. Qu'il s'agissait d'un coup monté.

PAULINE. Possible!

JEAN-GILLES. Dans quel but? Et par qui?

PAULINE. Tu n'en as aucune idée?

JEAN-GILLES. Pas la moindre, je t'assure. Je me suis fait quelques inimitiés aux Ateliers de Billancourt. Mais qui pourrait m'en vouloir au point de se livrer à ces jeux stupides? Et si c'était toi qu'on visait? Ta réussite en affaires a suscité des jalousies, non? ... Montre-moi cette photo.

PAULINE. La voici.

JEAN-GILLES. ... Evidemment! Elle a été prise au télé-objectif. Je suppose qu'on te l'a adressée sous pli fermé avec un petit mot d'accompagnement dans le genre....

PAULINE. Non, Jean-Gilles, elle n'est pas arrivée par courrier.

JEAN-GILLES. Ah!

PAULINE. On me l'a remise en main propre.

JEAN-GILLES. Ah! De mieux en mieux. Qui "on"?

PAULINE. Elle.

JEAN-GILLES. Elle? Cette femme?

PAULINE. En chair et en os.

JEAN-GILLES. Elle est venue ici?

PAULINE. Oui.

JEAN-GILLES. Quand?

PAULINE. En début de soirée. Tu voulais savoir qui me tenait compagnie tout à l'heure et bien, tu le sais, à présent. C'était elle.

JEAN-GILLES. Ca alors! Que te voulait-elle?

PAULINE. Me dire qu'elle était ta maîtresse ...

JEAN-GILLES. Ma maîtresse?

PAULINE. Et ta complice!

JEAN-GILLES. Ma complice?

PAULINE. ... et que vous aviez l'intention elle et toi ... de me supprimer ce soir même.

JEAN-GILLES. Tu plaisantes?

PAULINE. J'en ai l'air?

JEAN-GILLES. Cette histoire est complètement démente. J'espère que tu n'en as pas cru un mot et que tu l'as flanquée dehors.

PAULINE. Pas encore.

JEAN-GILLES. Comment ça, pas encore?

PAULINE. Pas encore, ça veut dire pas encore. Elle est toujours ici.
JEAN-GILLES. Ici? Et où est-elle grands dieux?
PAULINE. (*Désignant le coffre*). Là!

RIDEAU

Rideau fermé: Flash Info France-Inter.

" ...Au micro, Michel Chevenaze, le point en politique intérieure. Situation globalement inchangée sur les routes et autoroutes françaises, malgré les concessions accordées par le gouvernement aux transporteurs routiers. Signalons toutefois qu'en différents points du réseau, l'intervention de fonctionnaires préfectoraux a permis qu'un dialogue s'instaure sur le terrain. C'est ainsi qu'une décripation peut être constatée en Picardie et en région parisienne. Le week-end a été calme. Aucun incident majeur n'est à déplorer. Il semble que les automobilistes aient décidé de prendre leur mal en patience. Ce matin, la plupart des Français retrouvent le chemin de l'usine ou du bureau. Vous êtes nombreux à avoir opté pour le rail. La SNCF signale que des trains supplémentaires sont prévus sur les grandes lignes au départ de Paris ainsi que sur les lignes de banlieue..."

ACTE III.

La Goiardière. Trois jours plus tard.

SCENE 1. JEAN-GILLES - PAULINE

JEAN-GILLES (*Au téléphone*) ... Oui, Monsieur le Président Directeur Général, quatre semaines de repos complet, ordre de la Faculté. ... J'ai pris les dispositions nécessaires, monsieur le Président-Directeur-Général. Cela va de soi ... Oui, mon adjoint à la Direction des Chantiers Publics. Il me remplacera à Vendoeuvre. Il m'assiste depuis deux ans. Il sait de quoi il retourne. ... Oui, aujourd'hui, Monsieur le Président Directeur Général, je l'attends en ce moment même. ... Oui, cela va de soi, je vous tiens au courant. Merci beaucoup. Au revoir Monsieur le Président Directeur Général. (*A Pauline, occupée à se coiffer devant un miroir*) Voilà qui est fait! Le "grand patron" me souhaite un repos réparateur. Me reposer! S'il savait, le bougre. Je donnerais ma prime de fin d'année pour voir sa tête.

PAULINE. J'ose à peine regarder la mienne.

JEAN-GILLES Tu as tort. Tu es superbe, comme d'habitude.
 PAULINE Tu plaisantes?
 JEAN-GILLES Pas le moins du monde. Je dis toujours ce que je pense, tu le sais (*Il pose sa main sur ses épaules. Elle se retire*)
 PAULINE Il est 10H30. Il faut que je me dépêche.
 JEAN-GILLES Je ne le retiendrai pas plus d'une heure. Il connaît la musique.
 PAULINE. Aucun doute qu'il soit au point, s'il t'assiste depuis deux ans!
 JEAN-GILLES. Il te plaira.
 PAULINE Ah!
 JEAN-GILLES J'en suis certain.
 PAULINE Et pourquoi me plairait-il, selon toi?
 JEAN-GILLES. Parce qu'il te ressemble. C'est un jeune loup ambitieux, un "battant".
 PAULINE. Je ne veux voir personne ce matin. Inès a approvisionné le bar avant de partir en congé. Tu y trouveras tout ce que tu désires. Moi, j'ai des dossiers qui patientent depuis trois jours.
 JEAN-GILLES. Comme tu voudras, Line. La vie reprend ses droits. Il ne s'est rien passé. Nous allons vaquer à nos occupations habituelles, jouer la comédie.
 PAULINE Triste comédie!
 JEAN-GILLES On n'a pas eu le choix du scénario.
 PAULINE Pas vraiment, non!
 JEAN-GILLES Avec toi, il est rare que j'ai le choix du scénario. Bien! Quand j'en aurai terminé avec Boiron, j'irai conduire la Jaguar à la révision des cent milles. Le rotor patine. C'est mortel pour les engrenages.
 PAULINE. J'en connais un qui va nous broyer d'ici peu, je le sens.
 JEAN-GILLES. Mais non! L'EDF est occupée à couler du béton sur nos ennuis.
 PAULINE. Ton optimisme fait chaud au coeur.
 JEAN-GILLES. Ce soir, nous serons tirés d'affaire. Ta « tatie flingueuse » aura disparu sans laisser de traces, ainsi que l'arme qui l'a tuée.
 PAULINE Tu crois vraiment qu'on puisse disparaître ainsi, comme un lapin dans un chapeau? Tôt ou tard, on va la chercher, c'est sûr!
 JEAN-GILLES. Oui! Et alors? Pourquoi veux-tu qu'on la cherche ici, chez nous, à Châtimand. Rien ne nous relie à elle, sinon cette photo qu'elle t'a laissée et qui n'est plus qu'un tas de cendres. J'y ai veillé personnellement
 PAULINE. Tu t'es compromis pour moi, Jean-Gilles. Pourquoi ?
 JEAN-GILLES. Nous en avons discuté toute la nuit, Line. Jusqu'à la nausée. On ne va pas remettre ça. Une inconnue entre ici à 20H15 sans arme. A 20H45 elle est morte, tuée d'une balle de ton 6.35. Comment invoquer la légitime défense? Autant se passer les menottes tout de suite. C'était la seule solution. Il n'y en avait pas d'autres. Nous avons fait ce qui était à faire. (*On sonne*) Le voilà... Surtout, quoi qu'il arrive, fais-moi confiance. Tu veux?
 PAULINE. Te faire confiance?
 JEAN-GILLES. Oui.
 PAULINE. ... A tout à l'heure. (*Elle sort d'un côté, lui de l'autre*)

SCENE 2. JEAN-GILLES - STEPHANE.

Entre Jean-Gilles suivi de ... Stéphane.

JEAN-GILLES. Tu bois quelque chose?
 STEPHANE. Un cognac, si tu as.
 JEAN-GILLES. Les cigarettes sont devant toi, sur la petite table.
 STEPHANE. Merci. Je ne fume plus. Depuis un an.

JEAN-GILLES. J'avais oublié. Excuse-moi.
STEPHANE. Tu as parlé au "grand sachem" de Billancourt?
JEAN-GILLES. Il y a cinq minutes. Je lui ai dit que je t'attendais.
STEPHANE. Et?
JEAN-GILLES. "Beaufort, je m'en remets à votre expérience des hommes."
STEPHANE. Il a dit ça?
JEAN-GILLES. Mots pour mots. Il sait flatter ceux qui lui servent.
STEPHANE. C'est le secret de la réussite.
JEAN-GILLES. Hé!
STEPHANE. Il y a une question qui me démange, je peux?
JEAN-GILLES. Au sujet du patron?
STEPHANE. Non! A ton sujet.
JEAN-GILLES. Ne te gêne pas... Ben! Vas-y!
STEPHANE. Pourquoi moi? ... Ben, oui! Pourquoi est-ce à moi que tu confies ce fichu chantier de Vendoeuvre?
JEAN-GILLES. Pourquoi pas?
STEPHANE. Therasse et Ramezi ont l'ancienneté, l'expérience. C'est à eux que cette direction revenait, logiquement.
JEAN-GILLES. Tu n'as pas tort.
STEPHANE. Alors?
JEAN-GILLES. Déçu?
STEPHANE. Bien sûr que non.
JEAN-GILLES. Inquiet?
STEPHANE. Pas le moins du monde.
JEAN-GILLES. J'ai compris. Cela t'ennuie de devoir t'exiler trois semaines à cinq cent kilomètres d'ici.
STEPHANE. Non, ce n'est pas le problème mais...
JEAN-GILLES. Bon sang, mais c'est bien sûr! J'aurais dû y penser. Cette perspective ne ravit pas ta petite amie, c'est évident ... Tu en as bien une, non?
STEPHANE. Non! Enfin oui! Mais c'est pas le problème. Ton offre est un cadeau ...
JEAN-GILLES. Alors, dis-moi "merci" et n'en parlons plus.
STEPHANE. ... mais un cadeau empoisonné, reconnais-le. Elle me place dans une situation délicate à l'égard des collègues.
JEAN-GILLES. Holà! Tu me surprends. Ce genre de scrupules ne t'a jamais tellement embarrassé jusqu'à présent.
STEPHANE. Ca veut dire quoi, cette vacherie?
JEAN-GILLES. Ne te fâche pas! Il n'y a pas de honte à vouloir courir sans collier. Alors je t'offre l'occasion de faire tes preuves, de montrer que tu peux te passer de moi, que tu n'as plus besoin de chaperon, que ... que "tu es un homme, mon fils". Si cela ne te convient pas, tu peux encore dire "non". Il n'est pas trop tard. Je propose la candidature de Ramezi et on n'en parle plus.
STEPHANE. Non. Pas question. Je prends.
JEAN-GILLES. J'en étais sûr. D'ailleurs j'en ai parlé à Pauline. Elle approuve mon choix.
STEPHANE. Ta femme? Elle me connaît à peine.
JEAN-GILLES. Mieux que tu ne l'imagines.
STEPHANE. On ne s'est rencontré qu'une fois.
JEAN-GILLES. Une fois seulement?
STEPHANE. Oui, souviens-toi! A l'inauguration du viaduc de Caen.
JEAN-GILLES. C'est qu'un seul regard lui a permis de te jauger. Les femmes se trompent rarement sur les bonshommes, tu as remarqué? En tout cas, tu lui as fait forte impression, c'est certain.

STEPHANE. Très flatté!

JEAN-GILLES. Elle aime les ambitieux, les "battants", les... Bref, tout ce que je ne suis pas.

STEPHANE. Qu'est-ce que tu me chantes là! Elle te fait des reproches?

JEAN-GILLES. Non pas vraiment, pas explicitement. Mais je ne suis pas aveugle. J'ai appris à lire dans ses yeux et ses yeux ne mentent jamais. Ils prennent une couleur vert olive.

STEPHANE. Vert olive !

JEAN-GILLES. C'est dans ces yeux-là que j'ai lu que j'étais cocu.

STEPHANE. Tu plaisantes?

JEAN-GILLES. Hélas, non.

STEPHANE. C'est elle qui

JEAN-GILLES. J'ai reçu une lettre.

STEPHANE. Anonyme, évidemment.

JEAN-GILLES. Evidemment!

STEPHANE. Un corbeau. Pas de quoi s'affoler.

JEAN-GILLES. Il n'y a pas que la lettre. J'ai trouvé dans la chambre de Pauline un objet ... un objet qui n'était pas à sa place, si tu vois ce que je veux dire....

STEPHANE. Pas vraiment, non.

JEAN-GILLES. Un briquet. Un briquet d'homme.

STEPHANE. Cela ne veux pas dire confiture. Tu lui en as parlé.

JEAN-GILLES. Oui.

STEPHANE. Et alors?

JEAN-GILLES. Elle nie avoir un amant.

STEPHANE. Te voilà rassuré. Si elle nie farouchement.

JEAN-GILLES. Elle ne nie pas farouchement. Elle nie.

STEPHANE. ... Soit! Ta femme a une liaison. Ce n'est pas la fin du monde.

JEAN-GILLES. Je la tuerais plutôt que de la perdre!

STEPHANE. Tu pousses un peu dans le "mélo", tu ne crois pas? Dans ta bouche, ces propos sont surprenants. Toi-même ...

JEAN-GILLES. Moi, c'est différent.

STEPHANE. Excuses-moi, mais si tes soupçons sont fondés, elle ne fait que te rendre la monnaie de ta pièce.

JEAN-GILLES. Ce n'est pas la même pièce. Une femme qui trompe son mari, est une femme qui n'aime plus.

STEPHANE. Tandis que toi, tu l'aimes!

JEAN-GILLES. Ca t'étonne?

STEPHANE. L'autre serait ravie d'entendre ça. Je ne la connais pas. Tes allusions sont toujours très sommaires. Mais tes paroles lui iraient droit au coeur.

JEAN-GILLES. Je ne lui ai jamais caché. Elle sait à quoi s'en tenir.

STEPHANE. Dans ce cas. Et tu sais qui c'est? Son amant?

JEAN-GILLES. Oui.

STEPHANE. C'est quelqu'un que tu connais?

JEAN-GILLES. Oui ... Mais j'attends que mes doutes se confirment. Ah, basta! Je t'ennuie avec mes histoires. Je t'ai convoqué pour planifier la construction d'un pont, pas pour faire le bilan d'un effondrement.

STEPHANE. Tu flirtes avec la "déprime". Tu as bien fait de te mettre au vert. Dans un mois, tu seras un autre homme.

JEAN-GILLES. Un autre homme, qui sait!

STEPHANE. En tout cas, pour ton chantier, tu peux avoir tes apaisements. Je vais te le bichonner comme une mère. J'ai tout apporté. Contrat, devis, accords de sous-traitance *(On sonne)* Hum! Je pense que ...

JEAN-GILLES Tu disais?
STEPHANE On a sonné, Jean-Gilles, il me semble.
JEAN-GILLES. Ah! Bizarre ! Je n'attends personne. (*Il sort*).

SCENE 3. JEAN-GILLES - STEPHANE - LAMBERTI - PAULINE.

Pauline est entrée par la porte de gauche. Echange de regard. Jean-Gilles revient suivi de Lamberti.

JEAN-GILLES. (*A Lamberti*) Mon collaborateur, Stéphane Boiron.

STEPHANE. Bonjour brigadier.

LAMBERTI. Enchanté, m'sieur. Mes hommages Madame Beaufort.

JEAN-GILLES. Ah, tu es là, ma chérie. Tant mieux! Stéphane, je ne te présente pas ma femme, vous vous connaissez déjà. Alors brigadier, on vous voit souvent dans le secteur par les temps qui courent.

LAMBERTI. Excusez mon intrusion domiciliaire matinale, Monsieur Beaufort. Je ne me serais pas permis de vous déranger sans motif valable ... (*Il fixe ostensiblement Stéphane*).

JEAN-GILLES. Vous pouvez parler devant monsieur Boiron, brigadier. (*Regard appuyé*) ... J'ai toute confiance en lui.

LAMBERTI. Si vous le dites! Voilà, il y a du nouveau dans l'affaire dont je vous ai entretenu vendredi soir, l'affaire du coup de feu.... Rappelez-vous, une détonation suspecte avait été entendue dans le secteur. Un appel téléphonique...

JEAN-GILLES. Ah oui, je me souviens.

LAMBERTI. Eh bien, les choses se précisent. Nous avons reçu hier soir un second appel. Une citoyenne cette fois ...

JEAN-GILLES. Qui a également entendu un coup de feu!

LAMBERTI Affirmatif!

PAULINE. Et cela ne vous paraît pas surprenant qu'elle ait attendu si longtemps avant de vous en aviser?

LAMBERTI. Si, bien sûr, vous pensez. C'est la première question que je lui ai posée: "pourquoi avez-vous attendu si longtemps avant de m'en aviser?" ...

JEAN-GILLES Et c'est là que, frappée par la flèche acérée de votre perspicacité, elle se volatilisa sous vos yeux.

LAMBERTI ????

PAULINE Elle a bien répondu quelque chose?

LAMBERTI Ben! Elle a répondu qu'elle n'y avait pas accordé une attention particulière, d'autant que l'orage s'annonçait. Elle s'en est souvenue lorsqu'elle a appris par la femme du boulanger - vous savez, Ginette, la p'tite dame du Croissant d'Or - que quelqu'un d'autre avait aussi entendu une détonation suspecte.

JEAN-GILLES. Le Croissant d'Or devrait s'appeler "Au Potin châtimandais".

LAMBERTI. Vous savez comment sont les gens. Ils voient ou entendent des choses. C'est après-coup qu'ils font des rapprochements.

PAULINE. Et comme ils sont très soucieux de préserver leur anonymat.

LAMBERTI. Dans les petites villes, tout le monde se connaît. Alors, on voit, on entend, mais on se tait... Ah oui, j'oubliais... J'ai autre chose à porter à votre connaissance, m'sieur dame.... Un avis de recherche a été lancé. Un citoyen de Chateaudun a signalé que sa citoyenne avait quitté le domicile conjugal vendredi soir et ne l'avait toujours pas réintégré, un certain... un certain... attendez! ... Ah, si ma femme était ici, vous savez ce qu'elle dirait? ... Elle dirait: Odon, si tous les "amnésiques" avaient des ailes, tu serais chef d'escadrille. (*Il sort son calepin*)... Ah voilà! Moi, je suis comme

Colombo, le lieutenant; je ne m'en sépare jamais... Colombo! ... Vous? ... Non! Bien, voilà! Un certain: Lionel Engilbert.

PAULINE. Et en quoi cela concerne-t-il votre brigade ...

JEAN-GILLES brigadier Colombo?

LAMBERTI. En ceci que la citoyenne Engilbert a quitté son mari en disant qu'elle avait un rendez-vous important à Châtimand. Depuis, on ne l'a plus revue. Voilà! Envolée, volatilisée, passée à la trappe.

JEAN-GILLES. C'est étrange!

LAMBERTI. Un magistrat de Chartres est attendu en début d'après-midi et j'aimerais vous demander de me suivre, monsieur Beaufort, question d'enregistrer votre déposition.

JEAN-GILLES. Je n'ai rien à dire à ce sujet.

LAMBERTI. Ben! Vous direz que vous n'avez rien à dire... Excusez mon insistance mais lorsque ces messieurs du Parquet descendent, ils aiment le trouver nettoyé ... Ben, oui! (*Joignant le geste à la parole*) Le parquet, nettoyé... c'est drôle, non?

JEAN GILLES. Très drôle!

PAULINE Très drôle

JEAN-GILLES Mais cela peut attendre, non?

LAMBERTI. Ce sera du temps gagné.

JEAN-GILLES. Bon! Ce qui est fait, n'est plus à faire. Monsieur Boiron m'attendra. Je suppose que nous n'allons pas y passer l'été?

LAMBERTI. Une heure tout au plus. J'aime mener les affaires rondement. Vous savez, moi je suis...

JEAN-GILLES. ... service-service, je sais. Pauline, je te confie Stéphane. Prend-en soin et veille à ce qu'il ne manque de rien.

PAULINE. Jean-Gilles...

JEAN-GILLES. Je reviens tout de suite, ma chérie. Ne t'inquiète pas.

LAMBERTI. M'sieur, dame!

Jean-Gilles sort, suivi de Lamberti

SCENE 4. STEPHANE - PAULINE

STEPHANE. Alors, il sait?

PAULINE. Tout ... Sauf pour nous deux.

STEPHANE. Ca aussi, il sait, c'est évident. "vous vous connaissez n'est-ce pas!", "Pauline, prend soin de Stéphane!". Pour trouver pareil faux jeton, faut se lever tôt.

PAULINE. Il ne sait pas; il se doute. Je lui ai relaté les événements de vendredi soir mais sans faire allusion à ta présence et à ton intervention providentielle. Il croit que c'est moi qui ai abattu cette femme. Heureusement qu'il ne connaît rien aux armes sinon il se serait aperçu que mon 6.35 n'avait pas servi.

STEPHANE. J'ai pris soin d'ôter une balle du chargeur.

PAULINE. De toute manière, Jean-Gilles était trop préoccupé de faire place nette, pour s'attarder à ce détail.

STEPHANE. Comment s'y est-il pris?

PAULINE. Je lui ai parlé du chantier de l'EDF...

STEPHANE. ... et il a fait le travail à notre place, bien joué!

PAULINE. Joué! Tu as de ces mots!

STEPHANE. Excuse-moi Line. Cette entrevue m'a mis les nerfs en pelote. Le dossier Vendoeuvre était un prétexte pour m'amener ici. Il m'a cuisiné comme un lardon dans une poêle à frire. Il a fait un tas d'allusions sans avoir l'air d'y toucher. Il m'a dit qu'il savait que tu avais un amant et qu'il

attendait que ses soupçons se confirment. Tout cela sans me lâcher des yeux. Lamberti est arrivé à point nommé. Et ce n'est pas tout. Il a eu le culot de me dire - tu sais quoi? - il m'a dit qu'il t'aimait et qu'il te tuerait, si tu le quittais. Quel mélo! N'importe quoi!

PAULINE Pas sûr!

STEPHANE Quoi? Il ne t'aime plus, c'est évident.

PAULINE C'est moi qui ne l'aime plus. Lui, c'est différent. Il m'aime, à sa façon. Je suis sa "chose", tu comprends? Il est possessif et jaloux. Il ne lâche jamais ce qui lui appartient.

STEPHANE Tu n'appartiens à personne, Line.

PAULINE Il est convaincu du contraire. Mais en ce qui concerne Muriel, il n'est pas dans le coup, c'est sûr. On s'est servi de lui pour m'atteindre.

STEPHANE. Ca, c'est la meilleure! Et la photo du parc St Jean?

PAULINE. Un coup monté. Cette femme a guetté son passage et lui a sauté au cou pendant qu'un comparse embusqué fixait la scène sur pellicule. Ensuite, elle a prétendu s'être trompée de personne et a disparu dans la nature.

STEPHANE. C'est lui qui t'a dit ça?

PAULINE. Oui.

STEPHANE. Et tu le crois.

PAULINE. C'est plausible.

STEPHANE. Et son prétendu départ pour Paris, une erreur d'agenda sans doute?

PAULINE. Il voulait savoir si je recevais un homme en son absence. Il a trouvé ton briquet dans ma chambre.

STEPHANE. Je sais, il me l'a dit.

PAULINE. Alors, il m'a fait croire qu'il allait à son congrès. En réalité il a attendu la nuit dans une auberge du Bois de Moléans et il est revenu pour me surprendre.

STEPHANE. Et comme par hasard, son scénario de mari soupçonneux, il l'a joué le soir même où Muriel Chose et son complice photographe prenaient d'assaut La Goiardière.

PAULINE. Une coïncidence...

STEPHANE. Tu parles d'une coïncidence! Il fallait bien qu'il s'en sorte d'une manière ou d'une autre.

PAULINE. Il dit la vérité, Stéphane. Je le connais. J'en ai fait le tour. Je le crois capable du pire. Mais jamais

STEPHANE. Il ne faut jamais dire "jamais". Ce ne serait pas la première fois qu'une femme découvre après dix ans de vie commune que son mari est un monstre. ... Pas nécessaire d'ailleurs qu'il soit un monstre. C'est l'occasion qui fait le larron.. Enfin Line, réfléchis. Cette lettre anonyme qu'il prétend avoir reçue, est-ce que tu l'as vue?

PAULINE. Non. Il l'a brûlée.

STEPHANE. Donc, affirmation invérifiable. A-t-elle jamais existé cette lettre? Quant au briquet que j'aurais oublié dans ta chambre, tu l'as vu?

PAULINE. Il ne me l'a pas montré.

STEPHANE. Bizarre, non? J'ai cessé de fumer voici plus d'un an. Pourquoi est-ce que je me baladerais avec un briquet en poche. Ca ne tient pas debout son histoire. Pas plus d'ailleurs que le coup monté de la photo.

PAULINE. Pourtant...

STEPHANE. Attends! Laisse-moi réfléchir! Jean-Gilles a-t-il l'habitude de traverser le parc Saint-Jean à heure fixe?

PAULINE. Non. Il y passe très rarement.

STEPHANE. Alors comment cette femme et son prétendu complice auraient-ils pu prévoir qu'il y serait au bon moment ?

PAULINE. Je n'en sais rien. Peut-être l'ont-ils guetté.

STEPHANE. Non! Je vais te dire moi, comment je vois les choses. Suppose, suppose rien qu'un instant que cette Muriel ait dit la vérité. Jean-Gilles est son amant. Ne dit rien! Ensemble ils ont conçu un scénario visant à t'extorquer une grosse somme d'argent...

PAULINE Non!

STEPHANE ... à te faire disparaître. D'accord?

PAULINE. Non!

STEPHANE. Vendredi soir, Muriel est ici avec toi. Jean-Gilles n'est pas loin. Il attend le signal convenu. L'heure passe. Il s'impatiente. Il n'y tient plus et décide de revenir à la Goiardière. La grève des routiers lui en offre le prétexte. Il arrive ici mais la maison est vide. Ce n'est pas normal. Soudain, tu apparais, bien vivante. Tu as passé la soirée chez Charlotte, c'est en tout cas ce que tu lui dis. Tout s'explique. Muriel ne t'a pas trouvée; tout est à recommencer. Mais voilà que Lamberti entre en scène. Le barrage de Rambouillet est ouvert depuis le matin. Son histoire d'automobiliste bloqué ne tient plus. Il apprend aussi qu'un coup de feu a bel et bien été tiré. Arrivée de Charlotte qui te trahit involontairement. Tu n'étais pas avec elle, tu as menti sur ton emploi du temps. Raisonne comme il a dû le faire. Une seule explication. Muriel est venue, mais elle a échoué. Laisse-moi poursuivre! Comment se tirer de ce mauvais pas? Son histoire de mari soupçonneux et de lettre anonyme, il l'invente de toute pièce pour les besoins de la cause. Lorsqu'il voit le corps de Muriel, il n'a plus d'autre choix que de le faire disparaître, non pour TE protéger toi, mais pour SE protéger, lui.

PAULINE. C'est terrifiant ce que tu dis là. Diabolique.

STEPHANE. Mais ça se tient, non?

PAULINE. En tout cas, on a lancé un avis de recherche et une enquête est ouverte. La Goiardière est dans le collimateur du Parquet.

STEPHANE. C'est notre planche de salut. Tout accuse Jean-Gilles. C'est son arme qui a été utilisée et c'est lui qui a subtilisé le corps. Il est compromis jusqu'au cou.

PAULINE. Oui. Seulement il y a un "hic".

STEPHANE. Lequel?

PAULINE. Nous, Stéphane. Nous deux. Nous savons que ce n'est pas lui qui a tiré.

Entre Charlotte

SCENE 5. STEPHANE - PAULINE - CHARLOTTE.

CHARLOTTE (*Enjouée, comme à l'habitude*) On entre chez toi comme à la Samaritaine un jour de solde, Line. C'est journée porte ouverte à La Goiardière? Bonjour monsieur.... (*à Pauline*) Hum! Tu pourrais peut-être nous présenter!

PAULINE. Excuse-moi! Stéphane Boiron, l'adjoint de Jean-Gilles. Charlotte Ribérac, ma meilleure amie.

STEPHANE. Madame!

CHARLOTTE. Jean-Gilles est arrêté?

PAULINE. Pourquoi cette question?

CHARLOTTE. Cool ! C'est une boutade. Je viens de le croiser avec Lamberti.

PAULINE. Il doit déposer dans l'affaire du coup de feu de vendredi soir. Un avis de recherche a été lancé par la Brigade de Chateaudun concernant une disparue. La police pense qu'il y a peut-être un rapport entre les deux faits.

CHARLOTTE. Oui, ça je le sais, figure-toi. Comme épouse du premier magistrat de Châtimand, je suis aux premières loges. J'ai droit aux nouvelles toutes chaudes avec les croissants du matin. Claude a été informé qu'une enquête judiciaire était ouverte et qu'un magistrat de Chartres allait enquêter chez nous, un certain juge Balaton, Balagon, Balafon, Bala...con. Tu sais quoi ? Il a demandé à pouvoir disposer d'un local à la Mairie. La tête de Claude quand il a appris la chose! SA

mairie réquisitionnée par le Parquet! Il a bien essayé de lui vendre le Foyer Culturel, mais le juge veut la mairie. C'est dans les usages, paraît-il!

STEPHANE. Et la disparue, on connaît son identité?

CHARLOTTE. Oui, m'sieur! Muriel Engilbert, 35 ans. Côté jardin: secrétaire chez un entrepreneur en travaux publics. Côté cour: chantage, extorsion, escroqueries.

STEPHANE. Joli palmarès!

CHARLOTTE. L'instruction s'oriente vers toutes les personnes susceptibles d'avoir été victimes de ses pratiques pas catholiques. On pense que l'une d'elles l'aurait "rectifiée" à la Corse. Bien, puisque tout est calme dans le secteur comme dirait le brave Lamberti, je vous quitte parce qu'en ville, par contre, y a de la révolution dans l'air. Pauvre Claude, un malheur n'arrive jamais seul! Il croise le fer avec la CFDT. Les ouvriers du chantier EDF se croisent les bras.

(Silence. Regard Pauline-Stephane)

PAULINE. Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

CHARLOTTE. Vous n'avez pas écouté la radio, ce matin? C'est à cause de ces fichus routiers et de leur grève. L'Electricité De France est en rupture d'approvisionnement. Chômage technique. Les travaux sont ajournés et les ouvriers occupent le terrain ... Allez! La vie continue. L'orage de vendredi soir a balayé la dépression des Açores comme un fétu de paille. La météo nous annonce la canicule. Ca va chauffer!

Elle sort.

RIDEAU

ACTE IV

SCENE 1. JEAN-GILLES - PAULINE

Pauline est seule. Entre Jean-Gilles.

PAULINE. Ils t'ont gardé jusqu'à maintenant? Lamberti avait parlé d'une heure, une simple formalité.

JEAN-GILLES. C'était compter sans le Juge Balafon. Une machine-à-questions, cet homme-là. "Et pourquoi, ceci et comment cela, êtes-vous certain de l'heure qu'il était et ceteri et cetera ..." Stéphane?

PAULINE. Parti. Il ne pouvait attendre.

JEAN-GILLES. Je le verrai plus tard. De toute façon, nous en avons terminé pour l'essentiel. Nous n'avions plus rien à nous dire.

PAULINE. Jean-Gilles, il y a une mauvaise nouvelle.

JEAN-GILLES. Seulement une?

PAULINE. Charlotte est venue ici, juste après ton départ.

JEAN-GILLES. Brave Charlotte!

PAULINE. Les ouvriers occupent le chantier de l'EDF. ... Tu as entendu ce que je viens de dire?

JEAN-GILLES. Les ouvriers occupent le chantier de l'EDF.

PAULINE. Tu comprends ce que ça signifie. Les travaux sont arrêtés. Ils ne reprendront pas avant plusieurs semaines.

JEAN-GILLES. Je sais. C'est fou ce qu'on peut glaner comme informations en faisant le pied de grue dans une mairie.

PAULINE. Tu réalises? On risque de trouver le corps.

JEAN-GILLES. Non, on ne risque pas. Ou plutôt on ne risque plus. C'est fait. Le corps de Muriel Engilbert a été découvert en début d'après-midi.

PAULINE. Et tu m'annonces ça comme ça?

JEAN-GILLES. Comment veux-tu que je te l'annonce? Avec des gants de manucure? Sous pli recommandé? On a découvert le corps... et pas seulement le corps. L'arme aussi évidemment.

PAULINE. Je t'avais dit

JEAN-GILLES. De la jeter dans la décharge, je sais. Je ne l'ai pas fait, je le regrette. Je le regrette d'autant plus ... d'autant plus qu'elle plonge les enquêteurs dans une profonde perplexité.

PAULINE. Ah!

JEAN-GILLES. Ben, oui! Il se trouve, figure-toi, que la balle mortelle ne provient pas du révolver trouvé près du corps. L'autopsie confirmera, mais l'expert est formel. L'arme utilisée est un plus gros calibre. Conclusion?

PAULINE. Ben! Vas-y!

JEAN-GILLES. Conclusion : ce n'est pas ton 6.35 qui a tué ta visiteuse du soir. ... Tu ne dis rien? ... Je comprends. Ecoute! Je vais formuler clairement la question qu'ils se posent et que je me pose aussi. Si cette femme n'a pas été tuée avec ton arme, avec quelle arme l'a-t-elle été? ... Aurais-tu une idée à ce sujet? Tu étais présente, ce détail n'a pu t'échapper.

PAULINE. ... Avec la tienne, Jean-Gilles.

JEAN-GILLES. Avec la mienne!

PAULINE. Mais ce n'est pas moi qui la tenais.

JEAN-GILLES. C'est le fantôme de l'opéra.

PAULINE. En début de soirée, je n'étais pas seule.

JEAN-GILLES. ...

PAULINE. Un homme était ici... un ami...

JEAN-GILLES. Ton amant!

PAULINE. ... Oui.

JEAN-GILLES. Stéphane Boiron.

PAULINE. ... Oui. De toute façon, j'étais décidée à te mettre au courant.

JEAN-GILLES. Voilà qui est fait.

PAULINE. Lorsque cette femme est arrivée à la Goiardière, Stéphane venait de partir.

JEAN-GILLES. Dans ce cas, tu étais seule.

PAULINE. Non! Il est revenu pour récupérer son carnet d'adresses. Il l'avait oublié. La fenêtre était ouverte. Il a vu qu'il se passait quelque chose d'anormal. Il a tout entendu.

JEAN-GILLES. Continue!

PAULINE. Quand il a compris que j'étais en danger, il est entré par la petite porte. Il s'est emparé de ton P38. Quand elle a levé son arme, enfin la mienne, dans ma direction, il a tiré le premier. Voilà, tu sais tout.

JEAN-GILLES. Je sais tout.

PAULINE. Il m'a sauvé la vie. Sans ce carnet oublié, je serais morte à l'heure qu'il est.

JEAN-GILLES. Tu serais morte à l'heure qu'il est!

PAULINE. Evidemment.

JEAN-GILLES. Evidemment! C'est lui qui t'a raconté cette histoire à dormir debout?

PAULINE. Les choses se sont passées ainsi, je te le jure.

JEAN-GILLES. Disons que c'est ainsi qu'il a justifié sa présence opportune derrière la porte, ainsi que son geste.

PAULINE. Mais enfin, tu délires!

JEAN-GILLES. Que t'a-t-il dit d'autre?

PAULINE. Que Muriel et toi, vous êtes rencontrés à Verberie, que vous êtes devenus amants et qu'elle a trouvé les bons arguments pour te convaincre de l'aider à ... à arriver à ses fins.

JEAN-GILLES. L'amour est aveugle, hein? Et il rend idiot. Comment s'y est-il pris pour te convaincre.

PAULINE. Tu crois pouvoir t'en tirer en accusant un autre!

JEAN-GILLES. Tu fais fausse route depuis le début, Line. Tu entends? Tu fais fausse route.

PAULINE. Et toi, tu vas m'indiquer la bonne, c'est ça?

JEAN-GILLES. Je vais me gêner! Ton Stéphane prétend, je suppose, que Muriel est une parfaite inconnue pour lui.

PAULINE. Evidemment.

JEAN-GILLES. Premier mensonge. Ils se connaissaient.

PAULINE. Hein?

JEAN-GILLES. Ils se connaissaient depuis six mois. Boiron était avec moi à Verberie. Il s'occupe des contacts avec les sous-traitants. Prétendre ne pas connaître la secrétaire d'un de ceux-ci est absurde. D'autant qu'elle faisait tout ce qu'il fallait pour qu'on la remarque, tu peux me croire. Attends! Je n'ai pas terminé. A quelle heure Stéphane a-t-il quitté La Goiardièrè vendredi soir?

PAULINE. Peu avant 20H00.

JEAN-GILLES. Peu avant 20H00.

PAULINE. Oui. C'était avant les infos du soir sur France-Inter.

JEAN-GILLES. Que s'est-il passé après son départ?

PAULINE. Rien de spécial. Le téléphone a sonné. C'était Charlotte.

JEAN-GILLES. Combien de temps, ta conversation avec Charlotte?

PAULINE. Je ne sais pas moi. Cinq minutes tout au plus.

JEAN-GILLES. Ensuite?

PAULINE. Ensuite, je me suis mise à la recherche d'un renseignement que Charlotte m'avait demandé. Cette femme est arrivée. Je ne l'ai pas entendue entrer.

JEAN-GILLES. Tu es certaine que tout s'est déroulé dans cet ordre là?

PAULINE. J'ai passé et repassé des dizaines de fois dans ma tête le film de cette maudite soirée.

JEAN-GILLES. Fais le calcul! Dix minutes se sont écoulées entre le moment où Boiron a quitté La Goiardièrè et le moment où la femme est apparue dans cette pièce.

PAULINE. Oui et alors! Qu'est-ce que ça prouve?

JEAN-GILLES. Que son histoire ne tient pas la route. Ce carnet d'adresses oublié, Boiron l'a-t-il récupéré?

PAULINE. Après ce qui est arrivé, ce carnet Stéphane ne m'en a plus parlé.

JEAN-GILLES. Et pour cause...

PAULINE. Tu essayes de me dire quoi, là?

JEAN-GILLES. Que les choses se sont passées autrement. Stéphane n'est pas revenu sur ses pas. S'il a vu Muriel, ce n'est pas après l'arrivée de celle-ci à La Goiardièrè ... mais avant.

PAULINE. Avant?

JEAN-GILLES. Oui, ma chère. Avant. Ils se sont attendus dans le sentier et sont demeurés un moment ensemble. J'ai parlé au juge d'instruction. Des pas, ça laisse des traces ... Je vois que tu commences à comprendre.

PAULINE. Tu insinues...

JEAN-GILLES. Je n'insinue rien, je démontre. Non seulement ils se connaissaient, mais ils se sont donnés rendez-vous dans le sentier.

PAULINE. C'est insensé.

JEAN-GILLES. La vérité qui se fait jour te contrarie, mais tu seras bien obligée de la regarder en face.

PAULINE. Insensé!

JEAN-GILLES. Autre chose encore: le briquet.

PAULINE. Quoi le briquet?

JEAN-GILLES. Le briquet que j'ai trouvé dans ta chambre, il lui appartient n'est-ce pas?

PAULINE. Comment veux-tu que je le sache. Tu ne me l'as pas montré.

JEAN-GILLES. Hormis Stéphane, as-tu reçu dans ta chambre ces derniers mois un autre homme dont le prénom commence par "S" ?

PAULINE. Bien sûr que non.

JEAN-GILLES. Donc ce briquet lui appartient..

PAULINE. D'accord! Il lui appartient. Et alors?

JEAN-GILLES. Cela ne te semble pas curieux qu'un amant soucieux de son incognito, commette une telle bévue?

PAULINE. D'autant qu'il ne fume plus.

JEAN-GILLES. Alors, explique-moi! Pourquoi un homme qui ne fume plus, conserve-t-il un briquet en poche et, qui plus est, un briquet avec ses initiales? Une véritable signature! ... Tu ne trouves pas? Alors je vais t'en fournir l'explication. Ce jour-là, Stéphane Boiron a emporté son briquet avec une intention précise, l'intention de l'oublier ici.

PAULINE. Tu divagues. Pour quelle raison aurait-il fait cela?

JEAN-GILLES. Parce qu'il fallait que je sache. Parce qu'il fallait que je sache que tu avais un amant.

PAULINE. Mais pourquoi?

JEAN-GILLES. Pour que le champ d'opération soit prêt avant l'assaut final.

PAULINE. Champ d'opération, assaut! Tu parles comme ton père. Je n'y comprends rien. Je ne suis pas colonel, moi

JEAN-GILLES. Non, mais tu assures très bien aux échecs.

PAULINE. Il paraît.

JEAN-GILLES. Un "Echec et Mat", ça se prépare, non? Minutieusement!

PAULINE. Je ne vois pas le rapport.

JEAN-GILLES. Pour que le piège se referme au moment voulu, il fallait commencer par nous déstabiliser psychologiquement, voilà le rapport. Othello, Desdémone, tu connais? Et Iago, le fourbe?

PAULINE. Ah, je t'en prie! Cesse de parler par énigme!

JEAN-GILLES. Il fallait instiller le soupçon, insinuer le doute.

PAULINE. Ce n'est pas possible!

JEAN-GILLES. Ils se sont rencontrés à Verberie et sont devenus amants.

PAULINE. NOOON!

JEAN-GILLES. Muriel est une aventurière, Stéphane un arriviste qui attend son heure. Il est au courant d'un tas de choses nous concernant. Muriel voit le parti à tirer de la situation. Nous sommes des victimes idéales, non? Un couple en rade, en pleine débâcle. Dans un premier temps, il faudra que Stéphane te rencontre et te séduise. L'inauguration du viaduc de Caen tombe à point nommé. Il est brillant, beau gosse, il a tout ce qu'il faut pour plaire à une épouse délaissée. Le prologue bouclé, reste à jouer la pièce. Le soir du 15 mai, il faut que Muriel ait le champ libre. Il est donc convenu que Stéphane te quitte en début de soirée, ce qui, j'en mettrais ma main au feu, n'était pas dans ses habitudes.... Ce qui n'était pas dans ses habitudes.

PAULINE. Non!

JEAN-GILLES. Il importe aussi que tu sois seule. Je ne serais pas étonné que Stéphane t'ait incité à renvoyer Inès pour le week-end. Je me trompe?

PAULINE. ... Non!

JEAN-GILLES. Ok ! Je poursuis. Les amants diaboliques s'attendent au bout du sentier. Imagine la scène. Elle: le champ est libre? Lui: "Vas-y. Elle est seule. A toi de jouer". Et Muriel va jouer. Mais elle va jouer à qui perd gagne. Stéphane n'a pas confiance en elle. Et si elle se jouait de lui? S'il n'était qu'un pion dont on se débarrasse après-coup? Il s'embusque derrière la porte. Et là, tout bascule, comme un sablier. Il entend que sa comparse dévie du plan conçu. Elle veut rebattre les cartes avec toi. C'est toi qui me l'a dit. Il ne réfléchit pas. Il la tue non pour te sauver la vie mais pour se sauver la mise. Il lui suffira ensuite d'effacer ses empreintes sur mon P38 et de le remettre en place. C'est bien ce qu'il a fait?

PAULINE. Oui.

JEAN-GILLES. Comment d'ailleurs savait-il que je possédais une arme dans ma chambre? Hein? Comment le savait-il? Ne serait-ce pas parce qu'un jour, il t'a questionnée?

PAULINE. Il ne m'a jamais posé la question.

JEAN-GILLES. Non, bien sûr! Mais s'il n'avait habilement orienté la conversation sur le sujet, il y avait peu de chance que tu lui en parles. Convaincue?

PAULINE. Ta démonstration est convaincante.

JEAN-GILLES. Heureux de te l'entendre dire!

PAULINE. Le problème est que la sienne l'est tout autant.

JEAN-GILLES. Alors, choisis ton camps. Si l'un de nous deux dit la vérité, l'autre ment nécessairement.

PAULINE. C'est bien ce qui me terrifie.... Vous avez, l'un et l'autre, assemblé le puzzle d'une façon parfaite. Mais qui ne me convainc pas. Il y manque une pièce, un élément qui m'échappe. Je le sais, je le sens. C'est comme si....

JEAN-GILLES. Comme si?

PAULINE. Il faut que je réfléchisse à tout ça, Jean-Gilles. Laisse-moi du temps.

JEAN-GILLES. Tu en as peu devant toi, Line. Nous ne connaissons jamais les intentions réelles de cette femme, vendredi soir. Mais aujourd'hui ta vie est menacée, c'est certain.

PAULINE. Tu essayes de m'effrayer pour m'empêcher de penser.

JEAN-GILLES. Ecoute! Boiron a commis un meurtre de sang-froid. Si je parviens à t'en convaincre, il est perdu. Tu deviens une menace pour lui. C'est clair comme deux et deux font quatre. En tout cas, je ne te quitte plus d'une semelle tant qu'il n'est pas sous les verrous.

PAULINE. Et si, c'est l'inverse. Si Stéphane dit la vérité et si c'est toi qui me mènes en bateau...

JEAN-GILLES. Tu as la tête dure.

PAULINE. Je défends ma peau.

JEAN-GILLES. Eh bien, dans ce cas, j'aurai perdu sur tous les tableaux.

PAULINE. Donc, tant que la lumière n'est pas faite sur cette affaire...

JEAN-GILLES. ... tu es en danger en ma présence comme en la sienne. J'ai coché la bonne case.

PAULINE. Je veux que tu t'en ailles, que tu rentres à Chartres, que tu quittes La Goiardière pour quelques temps.

JEAN-GILLES. Et lui?

PAULINE. Pareil! Je ne lui ai pas laissé le choix. Je ne te le laisse pas non plus.

JEAN-GILLES. Tu as l'intention de rester seule, ici?

PAULINE. Oui! ... Enfin, non! Je vais appeler Charlotte pour qu'elle vienne passer la nuit avec moi. Je me sentirai plus en sécurité.

JEAN-GILLES. Ecoute ...

PAULINE. N'insiste pas!

JEAN-GILLES. D'accord! J'abandonne. Le combat est vain, je le sais. Appelle Charlotte pendant que je boucle ma valise. Je partirai l'esprit plus tranquille, la sachant à tes côtés.

Il sort par la porte de l'étage. Après quelques secondes d'hésitation, Pauline décroche le téléphone et forme un numéro.

PAULINE. Allô, Charlotte? C'est Pauline

RIDEAU

ACTE V

Le salon est vide et obscur. 1H00 du matin. Orage.

SCENE 1. PAULINE

Sonnerie du téléphone. Pauline, en robe de nuit, accourt par la porte de gauche, allume et décroche

PAULINE. Allô... Allô ... Qui est à l'appareil? Répondez! ... C'est toi, Jean-Gilles? ...
Entre Charlotte, en jeans et sweat.

SCENE 2. PAULINE - CHARLOTTE

CHARLOTTE. Qui est-ce?

PAULINE. On a raccroché.

CHARLOTTE. Un noceur qui s'offrait un dernier frisson avant de se glisser sous la couette. Souviens-toi, quand nous étions jeunes, belles et fofolles, on faisait pareil. Même toi, la plus sage de la bande. On ciblait une cabine téléphonique, on ouvrait l'annuaire au hasard...

PAULINE. Charlotte, te fatigue pas!

CHARLOTTE. D'accord! D'accord! N'empêche! Réveiller d'honnêtes citoyens en pleine nuit, c'est pas chrétien.

PAULINE. Je ne dormais pas. Pas le moindre effet, ton somnifère. Pourtant, tu n'as pas lésiné sur la dose.

CHARLOTTE. J'aurais dû la doubler.

PAULINE. Toi, va te reposer!

CHARLOTTE. Tu veux que je te fiche la paix. J'ai compris.

PAULINE. Non! Je dois réfléchir.

CHARLOTTE. Réfléchir! Trois jours et trois nuits que tu réfléchis, que tu tournes et retournes les mêmes questions à l'endroit, à l'envers, comme des saucisses sur du charbon de bois. Barbecue à la Goiardière. Tu as le cerveau en ébullition, ma vieille. A te regarder, j'en attrape la migraine.

PAULINE. Vas te coucher! (*Regard*) Excuse-moi, Charlotte. Ca me rassure que tu sois là, je t'assure.

CHARLOTTE. C'est toujours ça de pris! Merci de me donner l'impression d'être utile. Bien! A quoi on joue?

PAULINE. Je suis certaine que c'était Jean-Gilles.

CHARLOTTE. On joue à la devinette.

PAULINE. C'était lui.

CHARLOTTE. Il te téléphonerait au beau milieu de la nuit et raccrocherait sans rien dire? Absurde!

PAULINE. Dans toute cette histoire, y a t'il quelque chose qui ne le soit pas!

CHARLOTTE. C'est vrai. On se croirait en plein polar. Quand tu m'as tout raconté, j'en ai eu les jambes coupées. Claude aussi d'ailleurs ... Ben oui, il a fallu que je le branche, sinon il se serait posé des questions. "Ce soir, mon chéri, je découche. Je vais dormir chez une copine, comme ça, pour le plaisir". Tu imagines sa tête? Mais bon sang, pourquoi joues-tu les Sherlock Holmes, au lieu de laisser la police faire son travail.

PAULINE. Si on me mène en bateau, je veux savoir qui est à la barre.

CHARLOTTE. Ok! Mais de là à téléphoner toi-même aux Ateliers de Billancourt. Tu ne manques pas d'air.

PAULINE. Il fallait que je sache.

CHARLOTTE. Te voilà bien avancée.

PAULINE. A présent, je sais que Stéphane n'était pas à Verberie en décembre dernier.

CHARLOTTE. Ca ne prouve pas qu'il ne connaissait pas cette Muriel Chose, si tu veux mon avis.

PAULINE. Non, mais ça prouve que Jean-Gilles a menti. Et s'il a menti sur ce point-là, pourquoi devrais-je avaler tout le reste.

CHARLOTTE. Mets-toi à sa place. Il t'aime - parfaitement, il t'aime - et toi, tu le soupçonnes des pires horreurs.

PAULINE. Pourquoi prétendre que Stéphane était à Verberie, si c'est faux?

CHARLOTTE. Je ne sais pas, moi. Stéphane le suit partout comme un petit toutou. Jean-Gilles a cru qu'il l'accompagnait à Verberie.

PAULINE. Il y a autre chose.

CHARLOTTE. Je branche mes écouteurs.

PAULINE. Je ne sais pas, moi. Des trucs qui ne collent pas.

CHARLOTTE. C'est bien ce que je disais: Sherlock Holmes!

PAULINE. Je ne fume pas la pipe et je ne joue pas du violon.

CHARLOTTE. Ha, ha! Moi, si!

PAULINE. Tu joues du violon?

CHARLOTTE. Non! Je fume la pipe.

PAULINE. Toi, tu ...

CHARLOTTE. En cachette, bien sûr. N'évante pas, hein! Motus et bouches cousues. Si Claude me voyait, il piquerait une crise.... Hé! Tu sais la marque?

PAULINE. La marque? La marque de quoi?

CHARLOTTE. Ben, de la pipe... une "Saint-Claude"! (*Elle éclate de rire*)

PAULINE. Tu n'est pas un peu barge, des fois?

CHARLOTTE. J'ai mes petits secrets, moi aussi. La vie sans fantaisie. Toi, tu es trop logique, trop rationnelle! Il te faut tout disséquer. Tu es comme docteur Chose, là, le toubib-qui-bichonne-les-cadavres, l'"autopsiaque".

PAULINE. Le légiste.

CHARLOTTE. C'est ce que je disais!

PAULINE. Ecoute! Si Stéphane avait été le complice de cette femme, qu'il la suive jusqu'ici parce qu'il s'en méfie, d'accord ...

CHARLOTTE. Ben, tu vois!

PAULINE. Mais la tuer froidement sous mes yeux, ici, à La Goiardière, non. Il prenait un risque injustifié.

CHARLOTTE. Pas du tout.

PAULINE. Comment ça, pas du tout?

CHARLOTTE. C'était l'occasion rêvée de faire coup double. Se débarrasser d'une comparse dangereuse et d'un patron envahissant, en détournant les soupçons sur lui. Ton Stéphane a bien

manoeuvré. Un: il utilise l'arme de Jean-Gilles. Deux: il fait disparaître ses empreintes avant de la remettre en place. Trois: il fait preuve d'un sang-froid stupéfiant.

PAULINE. Il a fait ça pour moi.

CHARLOTTE. Et pour lui, non?

PAULINE. Pour lui?

CHARLOTTE. Si tu veux savoir le fond de ma pensée, je me demande même si le coup de téléphone anonyme à Lamberti vendredi soir, ce n'était pas lui.

PAULINE. C'est idiot ce que tu dis.

CHARLOTTE. Il avait tout intérêt à ce qu'il y ait enquête et à ce que Jean-Gilles soit accusé!

PAULINE. Tu ne l'aimes pas beaucoup, hein?

CHARLOTTE. Là, j'avoue! Tu t'étais bien gardée de me parler de lui, petite cachottière. Mais il m'a suffi de l'entrevoir pour me faire une religion. Il n'en menait pas large.

PAULINE. Il venait d'être mis sur la sellette.

CHARLOTTE. Possible, mais s'il n'avait rien à se reprocher...

PAULINE. (*S'empoyant*) Quand Jean-Gilles joue au Grand Inquisiteur, il ferait avouer n'importe qui. Il est machiavélique. C'est incroyable ça. Tu dirais n'importe quoi pour le défendre. C'est à croire que tu es encore amoureuse de lui.

CHARLOTTE. Oh! Ca, c'est un coup bas. Ne remets pas cette vieille histoire sur le tapis, tu veux! (*Sur le ton badin*) D'ailleurs il s'est toujours montré superbement indifférent à mon irrésistible pouvoir de séduction.

PAULINE. Moins indifférent que tu ne le penses.

CHARLOTTE. Ah bon! De toute façon, ce n'est plus à l'ordre du jour. Et puisque qu'il nous faut bivouaquer jusqu'à l'aube, autant soigner notre confort. Je me servais bien un petit quelque chose, tu n'as pas soif? (*Elle se dirige vers le bar... soudain, clouée sur place*) Ecoute!

PAULINE. Quoi?

CHARLOTTE. Tu n'entends rien?... Dehors! (*Bruit de pas sur les gravillons du jardin*). Il y a quelqu'un, dans le jardin.

PAULINE. (*Se précipitant sur le téléphone*) J'appelle Lamberti.

CHARLOTTE. Surtout pas. Le temps qu'il arrive. Avant de sonner le branle-bas, essayons de savoir ce qu'il en est.

PAULINE. Charlotte, j'ai peur. Qu'est-ce qu'on fait?

CHARLOTTE. Toi, rien. Tu ne bouges pas d'ici.

(*Elle fourrage dans son sac et en sort une arme*).

PAULINE. Tu es folle. C'est quoi ce truc?

CHARLOTTE. Tu vois bien. C'est pas une épileuse électrique. J'ai emprunté le vieux Luger de Claude. Ne crains rien, c'est dissuasif. Il est rouillé comme une vieille charrue (*Elle vérifie néanmoins si l'arme est en état de marche*).

PAULINE. Charlotte....

CHARLOTTE. Si on se perd de vue, je te lègue Zacharie. Il est mignon tu sais... Une seule chose: il est intraitable sur son menu du soir. C'est Wiskas ou rien.

PAULINE. Comment peux-tu avoir le coeur à plaisanter.

CHARLOTTE. Mais, c'est très sérieux. Faut pas plaisanter avec ces choses-là. Ferme le loquet de la porte derrière moi.

PAULINE. N'y va pas!

CHARLOTTE. N'oublie pas, le loquet.

Elle sort par la porte du jardin. Silence et encore silence. Après un instant, on entend des échos lointains de voix, puis à nouveau le silence et l'orage. Charlotte entre... par la porte gauche.

PAULINE. Aaaaah!

CHARLOTTE Pas de panique. C'est moi! Je suis passée par la porte de service.

PAULINE. Et alors?

CHARLOTTE. Claude!

PAULINE Claude?

CHARLOTTE C'était séance de nuit. Il n'a pas pu s'empêcher de faire un saut jusqu'ici pour s'assurer que tout allait bien!

PAULINE. Celui-là, il peut se vanter de m'avoir donné une trouille à faire pisser une gargouille.

CHARLOTTE. Je l'ai renvoyé à la niche. Dis donc, les couleurs te reviennent.

PAULINE. Toi, tu n'as pas perdu les tiennes. On dirait que tout ça t'amuse.

CHARLOTTE. Tu sais, la vie d'une mairesse, c'est pas toujours jojo.

PAULINE. C'est chic de sa part d'avoir fait le détour.

CHARLOTTE. T'emballe pas, c'est de la frime. Sachant qu'il avait Conseil Général, j'aurais parié ma culotte avec toi qu'il passerait le bout de son nez à La Goiardière. Deux faibles femmes, la nuit dans une gentilhommière isolée...

PAULINE. Tu ne le ménages pas.

CHARLOTTE Bof!

PAULINE Ca fait longtemps?

CHARLOTTE Vingt ans, sept mois, neuf jours.

PAULINE Qu'il est Conseiller Général?

CHARLOTTE. Non! Qu'il est mon mari pas génial. Son mariage avec le Département, c'est juste depuis les dernières élections. Tu ne savais pas? C'est étonnant. D'habitude, il s'arrange pour qu'on ne l'ignore pas.

PAULINE. Je ne le vois jamais.

CHARLOTTE. C'est vrai que tu nous visites rarement. (*Pauline sursaute*) Claude est futé. Il sait que le locataire d'une petite mairie n'a aucune chance de devenir député sans passer par le Conseil Général. Alors Hé! Tu m'écoutes?

PAULINE Oui, bien sûr!

CHARLOTTE Si je t'ennuie, dis-le. Ca évitera les frais.

PAULINE Non! Pas du tout. Tu disais?

CHARLOTTE. Je disais que - ou plutôt Claude dit que la route qui relie Châtimand à Paris passe par Chartres. L'Hexagone à l'envers, quoi!

PAULINE Ah!

CHARLOTTE Hé oui! Politique et géographie, c'est pas la même géométrie. Faut s'y faire et oublier ses classes.

PAULINE Pour moi, c'est du charabia!

CHARLOTTE Ok! Je te mets au parfum. En clair, un homme politique qui cible l'Assemblée Nationale doit chouchouter ses administrés, tu piges? On appelle ça: "assurer son assise locale". C'est beau, non? "Assurer son assise locale". Qu'est-ce que ça sonne bien. (*Pauline la dévisage étrangement*) Hé! Tu veux ma photo?

PAULINE Répète ce que tu viens de dire.

CHARLOTTE Tu veux ma photo?

PAULINE Non! Ce que tu as dit avant. ... Oui! Quand je t'ai dit que je ne voyais jamais ton mari. Tu as répondu....

CHARLOTTE Que tu ne venais pas souvent boire l'apéritif à la maison.

PAULINE Tu as dit: "normal, tu nous visites rarement".

CHARLOTTE Ben oui! Je me trompe?

PAULINE Tu aurais pu dire: tu nous rends rarement visite. C'est ce qui se dit d'habitude.

CHARLOTTE Oui! Peut-être. Et alors? Ok! On joue à la "Semaine du Bon Langage"! Préviens quand tu changes de jeu. Ne disez pas "disez", disez "dites".

PAULINE. Qu'est-ce que ça fait de vivre dans l'ombre d'un homme?

CHARLOTTE. Toi alors, tu as de ces façons abruptes de dire les choses.

PAULINE. Il a beaucoup de chance, non? Tu lui sers de secrétaire, de faire-valoir, d'organisatrice de son agenda mondain.

CHARLOTTE. Je l'aide comme je peux. Pourquoi cette question?

PAULINE. Parce que je me la pose.

CHARLOTTE. Eh bien, puisque tu veux avoir réponse à tout comme d'habitude, si cela ne me plaisait pas, je ne le ferais pas!

PAULINE. Tu penses vraiment ce que tu dis?

CHARLOTTE. Evidemment!

PAULINE. Pendant nos études, tu regorgeais de projets. Tu voulais te lancer dans le tourisme international, voyager, voir du monde.

CHARLOTTE. C'était un rêve.

PAULINE. Oh non! Tu avais des idées très précises sur ce que tu voulais faire et sur la manière d'y parvenir.

CHARLOTTE. J'étais jeune.

PAULINE. Tu ne l'es pas restée longtemps.

CHARLOTTE. Merci! Ca veux dire quoi, ça?

PAULINE. Que ta jeunesse s'est achevée lorsque tu as rencontré Claude et que tu as sacrifié tes projets à sa carrière.

CHARLOTTE. C'est que je le voulais bien.

PAULINE. Tu ne l'as jamais regretté?

CHARLOTTE. Non, jamais. Enfin si, parfois... Excuse-moi, ma chère, mais comme je vais soutenir un interrogatoire en règle, autant ne pas avouer le gosier sec. Est-ce qu'il n'était pas question tout à l'heure de s'offrir un petit cognac. Tu veux bien?

PAULINE. C'est pour toi qu'il est là, Charlotte. Tu es la seule ici à en boire. Jean-Gilles préférait l'armagnac et moi, l'alcool, c'est pas ma tasse de thé.

CHARLOTTE. "Préférait". Saperlipopette! Tu parles déjà de lui à l'imparfait! Pauvre Jean-Gilles. On est bien peu de chose ... Voilà de quoi m'aider à tenir un siège.

PAULINE. Tes parents, ils vivent toujours dans la région de Cognac?

CHARLOTTE. Oui. Mais ils sont âgés à présent.

PAULINE. Tu les vois parfois?

CHARLOTTE. Rarement. Tu comprends, la distance, puis la carrière de Claude. Il n'y tient pas beaucoup.

PAULINE. Pourquoi?

CHARLOTTE. Pourquoi? Parce qu'il soigne son image, voyons. Si on veut percer dans les affaires publiques, faut faire gaffe à ses fréquentations. Quand on a un beau-père qui cultivait les huîtres, on n'aime pas trop que ça se sache.

PAULINE. Et ta soeur?

CHARLOTTE. Elle va bien, merci! ... Quelle soeur?

PAULINE. Tu m'as dit un jour que tu avais eu une soeur cadette, non?

PAULINE. Je t'ais dit ça?

PAULINE. Oui, il y a longtemps, à une époque où tu pratiquais encore le parler vrai.

CHARLOTTE. C'est un luxe qui n'est pas à la portée de tout le monde, tu es bien placée pour le savoir. Dans ma situation, tu comprends...

PAULINE. J'essaye. Parle-moi de ta soeur.

CHARLOTTE. Elle est morte. Tu dois t'en souvenir. Je te l'ai dit.

PAULINE. Non. Tu ne m'as jamais dit qu'elle était morte. Tu m'as dit "pour moi, elle est morte". Ce n'est pas tout à fait pareil.

CHARLOTTE. D'accord! On joue à "que savez-vous d'elle?" Que veux-tu que je te dise. Quand j'ai quitté la maison c'était encore une enfant, déjà vicieuse et tyrannique. A sa majorité, elle a

voulu tenter sa chance à Paris et n'a plus donné signe de vie. Un jour, mon père a appris qu'elle fréquentait des milieux peu recommandables. Mais j'ignore ce qu'elle est devenue, voilà! Je n'aime pas aborder ce sujet Je me demande d'ailleurs en quoi il t'intéresse.

PAULINE Les nuits de veille sont propices aux confidences. C'est ce qu'on dit toujours.

CHARLOTTE D'accord! Mais c'est la première fois que tu te préoccupes ainsi de ma famille.

PAULINE. Tu as toujours manifesté peu d'empressement à en parler.

CHARLOTTE. Ce n'est pas d'un grand intérêt ... et je te répète que je n'aime pas cette façon que tu as de me regarder.

PAULINE. Ce n'est pas toi que je regarde.

CHARLOTTE. Alors, je n'aime pas ta façon de ne pas me regarder.

PAULINE. C'est plus fort que moi. C'est comme si un autre visage se superposait au tien.

CHARLOTTE. Allons bon! On joue à "Perdu de vue". Et qui vois-tu quand tu me regardes sans me regarder?

PAULINE Elle a dit: "j'ai perdu l'habitude de lever le doigt; ce sont les autres qui ont la trouille quand je les visite" ... Quand je les visite.

CHARLOTTE De qui tu causes? On peut savoir?

PAULINE. Muriel Engilbert.

CHARLOTTE. Elle t'a fait impression, c'est sûr!

PAULINE. Charlotte, est-ce qu'il t'arrive de porter des lunettes de soleil?

CHARLOTTE. Evidemment. Quand Claude se souvient que j'ai besoin de vacances et qu'il m'emmène à Benidorne, j'en porte comme tout le monde.

PAULINE. Oui mais quand il n'y a pas de soleil, par exemple chez toi, le soir?

CHARLOTTE. C'est absurde. Pourquoi porterais-je des verres fumés à la maison.

PAULINE. C'est absurde, hein! Pourtant, à aucun moment cette femme n'a ôté les siens.

CHARLOTTE. Conjonctivite, sûrement.

PAULINE. Ou ressemblance trop voyante. C'est pratique des lunettes fumées à larges montures, lorsqu'on veut cacher certains traits du visage.

CHARLOTTE. Il n'est pas drôle ton roman.

PAULINE. Vous avez les mêmes yeux, cette femme et toi, le même front aussi.

CHARLOTTE Comment peux-tu le savoir puisqu'elle portait des lunettes fumées.

PAULINE J'ai eu tout loisir de la détailler après ...

CHARLOTTE. Après?

PAULINE Ben oui, après....

CHARLOTTE Cela me ravit d'apprendre que je ressemble à cette aventurière.

PAULINE. Vous avez un autre point commun.

CHARLOTTE. C'est une idée fixe!

PAULINE. Son père cultivait les huîtres à Marenne. Marenne, tu connais?

CHARLOTTE. J'y suis née.

PAULINE. Alors, son père et le tien ont dû se connaître.

CHARLOTTE. A l'époque, au village, quatre-vingt-dix pour cent des mâles en âge de travailler pataugeaient dans les bouchots, alors ... Ok! Je vois où tu veux en venir. Tu essayes de suggérer que cette Muriel pourrait être ma soeur!

PAULINE. C'est possible non?

CHARLOTTE. Ma soeur se prénomait Jeanne.

PAULINE Changer de prénom, c'est "tendance", aujourd'hui.

CHARLOTTE. D'accord! Mais ce serait une invraisemblable coïncidence.

PAULINE. La vie en est pleine.

CHARLOTTE. Tout de même! Que Jeanne ait viré sa cuti ne m'étonnerait pas outre mesure. Mais retrouver sa trace, ici à Châtimand, après vingt ans, mêlée à une sombre affaire dont la victime est ma meilleure copine

PAULINE. Tu ne l'a jamais revue depuis?

CHARLOTTE. Je te l'ai dit. D'ailleurs, hormis Claude et toi, personne ne connaît son existence. Je ne m'en suis jamais vantée, tu penses.

PAULINE. A Jean-Gilles, tu l'as dit?

CHARLOTTE. Je ne sais plus.

PAULINE. Tu lui as dit?

CHARLOTTE. Je ne crois pas. Je ne suis pas certaine.

PAULINE. En arrivant ici, vendredi soir, elle était parfaitement informée de mes faits et gestes. Elle savait qui j'étais. Elle savait aussi que Jean-Gilles était absent et que j'avais renvoyé Inès.

CHARLOTTE. Oui! Et alors, la belle affaire!

PAULINE. Hormis Jean-Gilles et Stéphane, qui savait que je serais seule à la Goiardière?

CHARLOTTE. Inès.

PAULINE. Quand je donne congé à la bonne, je ne lui en fournis pas les raisons. Hormis mon mari et Stéphane, une seule personne savait.

CHARLOTTE. Moi. Tu me l'avais dit au téléphone.

PAULINE. Oui, toi. Tu voulais connaître mes projets pour le week-end.

CHARLOTTE. Et aussi t'inviter à ma garden party.

PAULINE. Deux mois à l'avance! Quelle prévoyance. Tu as toujours été très présente dans cette maison et mêlée de près à tout ce qui s'y passe.

CHARLOTTE. C'est un reproche?

PAULINE. Il était environ 23H00 quand tu es arrivée ici.

CHARLOTTE. Je ne me souviens plus de l'heure. J'étais morte d'inquiétude. Le silence du téléphone n'était pas normal. Je n'ai pas songé à consulter ma montre.

PAULINE. Essaie de te souvenir Charlotte. Tu m'as dit que tu avais sonné une première fois une vingtaine de minutes après notre conversation.

CHARLOTTE. Exact!

PAULINE. ...et une seconde fois plus tard dans la soirée.

CHARLOTTE. Oui.

PAULINE. A quelle heure déjà?

CHARLOTTE. Je ne me souviens plus, Line, enfin...

PAULINE. Je vais te le dire. Il était 22H05. Jean-Gilles me l'a confirmé. Lorsqu'il est rentré, le téléphone s'arrêtait juste de sonner.

CHARLOTTE. Soit! Il était 22H05.

PAULINE. Pour venir de chez toi, cinq minutes suffisent. Il t'a fallu un certain temps pour t'inquiéter, non?

CHARLOTTE. C'est vrai. Je ne suis pas partie tout de suite, j'ai attendu, je ne voulais pas que Claude s'aperçoive...

PAULINE. Claude ne pouvait s'apercevoir de rien. Il n'était pas là. Il était à la mairie, c'est toi qui me l'as dit.

CHARLOTTE. Ah, tu m'embêtes à la fin.

PAULINE. Encore une chose. Si toi et Muriel ne vous êtes plus revues depuis toutes ces années, comment pouvait-elle savoir que vous vous ressembliez au point de prendre la précaution de porter des lunettes fumées? Curieux, non?

CHARLOTTE. Peut-être m'a-t-elle repérée sans que je le sache... Bon! D'accord! J'avoue. Je ne t'en ai pas parlé. J'aurais peut-être du le faire. Tu avais beaucoup de soucis avec ta "boîte". Je ne voulais pas en remettre. Depuis plusieurs jours, j'ai l'impression d'être suivie, d'être épiée comme si quelqu'un m'observait à distance ...

PAULINE. Te fatigue pas!

CHARLOTTE. Je vois où tu veux en venir, tu sais. Pour Madame la Présidente du Logis Beauceron, je suis une demeurée. Amie attentionnée et sympathique idiote.

PAULINE. Comment ai-je pu être aveugle à ce point! C'est toi la pièce manquante du puzzle. Charlotte Ribérac, épouse de Conseiller Général, la fée des garden-party et des cocktails! Mais il y a l'autre Charlotte, la gamine frustrée qui rêve du Prince Charmant et qui, un jour, déniche le numéro. Petite noblesse ruinée. Mais un nom, c'est suffisant pour oublier l'odeur des crustacés. Au fond de toi-même, tu n'as pas changé. L'ambition te tenaille et l'envie aussi. Mais ce n'est pas tout. Tu aimes Jean-Gilles.

CHARLOTTE Non! NON!

PAULINE Et ce n'est pas de l'histoire ancienne. Tu n'as jamais accepté qu'il te rembarre et tu grattes ta blessure jusqu'au sang. Comment vous êtes-vous retrouvées, je l'ignore. Probablement t'a-t-elle cherchée. Une grande soeur qui épouse utile, quelle aubaine pour ses magouilles. Comment t'a-t-elle achetée? Je l'ignore. Mais elle n'a pas eu beaucoup de difficulté à te convaincre. Je me trompe?

CHARLOTTE. Oui. Oui, tu te trompes. Je ne voulais pas. Je l'ai envoyée sur les roses.

PAULINE. Jusqu'au jour où elle a pu trouver l'argument. Elle a vu la corde à titiller, celle de ta frustration, de ton ambition contrariée, de ta jalousie.

CHARLOTTE. Elle m'a manipulée.

PAULINE. Astucieux, votre plan. Tu me téléphones vendredi soir sous un prétexte futile. Cinq minutes plus tard, Muriel entre ici. Mais tu veux maintenir le contact. Un premier appel téléphonique sans réponse signifie: j'occupe la place. Un second appel, une heure plus tard, signifie "affaire réglée". C'est là que tout bascule. Personne ne répond. Tu tournes en rond. Tu viens ici et tu me trouves bien vivante. Quel choc! En fait, il y avait un grain de sable dans ta combine, une information manquante: Stéphane. Tu ignorais que j'avais un amant et qu'il venait ici en l'absence de Jean-Gilles. Dis-moi que je me trompe, que je fabule.

CHARLOTTE. Tu te trompes. Oui. Tu te trompes sur un point. Jean-Gilles ne m'a jamais rembarré. Il est mon amant depuis des années. Ca, c'est ton information manquante.

PAULINE C'était donc ça!

CHARLOTTE Quand à ma soeur, une pie bavarde. Elle n'a pas pu s'empêcher d'allonger son texte Connerie! Alors! A présent que tu as réponses à tes questions, quelles sont tes intentions?

PAULINE. Je vais appeler la police.

CHARLOTTE. Pour leur dire, quoi?

PAULINE La vérité.

CHARLOTTE Quelle vérité?

PAULINE Ben, voyons!

CHARLOTTE Tu vas tout débarrer sur la place publique, c'est ça?

PAULINE. Sans la moindre hésitation.

CHARLOTTE. Tu as pensé au scandale. Ta carrière, celle de Jean-Gilles, celle de Claude? Si ... Ecoute! Si on s'arrangeait entre gens de bonne compagnie...

PAULINE. Non.

CHARLOTTE Tout le monde y gagnerait.

PAULINE Pas moi.

CHARLOTE. Réfléchis! Ce serait très simple. Il suffirait...

PAULINE. (*Décrochant le téléphone*) C'est tout réfléchi. Je veux tirer un trait définitif sur cette comédie sordide. Tu comprends? Un trait définitif. La pièce est finie. Rideau!

CHARLOTTE. D'accord! On va baisser le rideau. (*Elle sort son Lüger*) Je n'ai plus rien à perdre. Raccroche le téléphone, tu veux? ... Oh! J'oubliais. (*Désignant l'arme*) Il n'est pas rouillé. Claude le bichonne tous les matins comme sa GTX.

PAULINE. Cesse de bluffer. Tu ne t'en serviras pas.

CHARLOTTE. Et pourquoi s'il te plaît?

PAULINE. Tu seras inculpée pour tentative d'escroquerie. Tu t'en tireras avec un minimum.

CHARLOTTE. Devant le juge, c'est vrai. Mais il y a les autres conséquences. Tu penses vraiment que Claude va venir m'apporter des roses à Fleury-Merogis.

PAULINE. Tu es minable!

CHARLOTTE. Si je te réduis au silence.... Toi disparue, ma soeur disparue, personne ne saura jamais rien. Tu te rends compte. Personne ne saura jamais rien de ce qui s'est passé ici.

PAULINE. Tu crois ça! Et quand on découvrira que j'ai été tuée la nuit même où tu étais avec moi?

CHARLOTTE Jusqu'au bout tu me prendras pour une "gourde", hein. Tu peux avoir tous tes apaisements. Je me doutais qu'un jour tu découvrirais le pot aux roses. Alors, j'ai imaginé une petite mise en scène qui orientera les soupçons sur ce pauvre Jean-Gilles ... Eh oui! La survie a ses raisons, ma chère.

PAULINE. Minable, ignoble

CHARLOTTE. Ne cherche pas! Les mots sont inutiles à présent.

PAULINE. Charlotte...

CHARLOTTE. C'est toi ou moi. Je n'ai pas le choix. *(Elle lève le cran de sûreté du Lüger).*

PAULINE. Attends!...

CHARLOTTE Attendre quoi?

PAULINE Je veux savoir une chose.

CHARLOTTE. Est-ce possible? Il y a une chose que tu ignores? Toi qui sait tout sur tout.

PAULINE. Jean-Gilles... Il était au courant de la combine? Il est dans le coup?

CHARLOTTE. Ha, ha! Je vais m'offrir ce plaisir suprême. Te voir plier bagages avec, dans les yeux, un immense point d'interrogation. D'accord! Je ne vais pas te laisser mourir idiote. Ca fait un bon bout de temps que Jean-Gilles et moi ne faisons rien l'un sans l'autre. Voilà! Satisfaite? Ah! Autre chose encore, ma salope. C'est toi qu'il a dans la peau. Quand il me prend, c'est à toi qu'il pense, toi, toi, toujours toi. C'est ton prénom qu'il crie, Pauline, Pauline, toujours Pauline. Moi, je suis sa bouée, sa bagatelle. Alors, tu comprends, tu ne me manqueras pas beaucoup. Tchao!

Elle lève l'arme et vise - Un coup de feu éclate - Pauline titube et s'écroule ... évanouie - Charlotte à son tour s'effondre... morte. Un homme apparaît dans l'embrasure de la porte de gauche, c'est...

SCENE 3 JEAN-GILLES - PAULINE

Jean-Gilles s'empare du Lüger de Charlotte et l'enfouit dans sa poche. Il s'approche de Pauline évanouie et la serre tendrement dans ses bras.

JEAN-GILLES. Ton cauchemar est terminé, ma chérie. C'est fini.

Avec des gestes infiniment précautionneux, il place son arme dans la main de Pauline et la dirige vers la poitrine de celle-ci.....

Noir sec, puis ... deux coups de feu!

RIDEAU

Charente (France), Juillet/août 1992